

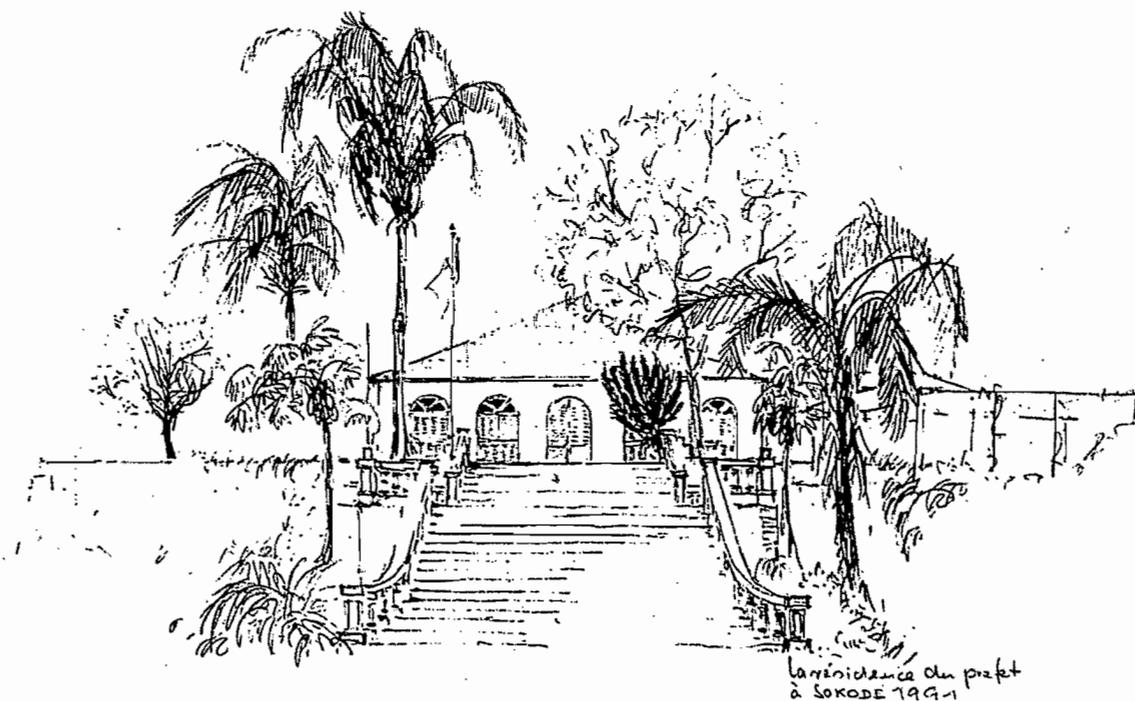
Jean-Claude BARBIER

Bernard KLEIN

Images du Togo d'autrefois n°5

SOKODÉ

UN SIÈCLE D'IMAGES



la résidence du préfet
à SOKODE 1991

Editions HAHO
Lomé

Editions KARTHALA
Paris



Sokodé, un siècle d'images

Collection

« IMAGES DU TOGO D'AUTREFOIS »

dirigée par Yves MARGUERAT

Titres déjà parus

n° 1 - Yves Marguerat,

Lomé, une brève histoire de la capitale du Togo. 1992, 64 p.

n° 2 - Yves Marguerat et Lucien Roux,

Trésors cachés du vieux Lomé, l'architecture populaire ancienne de la capitale du Togo. 1993, 164 p.

n° 3 - Philippe David,

Hommage à Alex Acolatsé, l'un des premiers photographes togolais (1890-1975). 1993, 48 p.

n° 4 - Yves Marguerat,

L'architecture française et l'œuvre de Georges Coustère au Togo. 1999, 114 p.

A paraître

n° 6 - Nicoué Gayibor, Michel Goeh-Akué et Yves Marguerat,

Aného et sa région à l'époque coloniale.

Couverture

La résidence du préfet de Sokodé, dessin de Nicolas Chambon, 1991.

Jean-Claude BARBIER

Bernard KLEIN

Images du Togo d'autrefois n° 5

Sokodé, un siècle d'images

2001

Editions HAHO
Lomé

Editions KARTHALA
Paris

des mêmes auteurs

Sokodé, ville multicensrée du Nord-Togo

ORSTOM Editions, Paris, 1995, 135 p. format 27 x 27 cm, srie « Petit atlas urbain »

L'edition de cet ouvrage a été ralisée grce à l'appui de l'Institut régional de coopération développement
IRCOD Région Champagne-Ardenne (France)



Coordination technique : Elisabeth Blanchet

Mise en page : Didier Massart

Tous droits de traduction, de représentation, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays

© Editions HAHO 2001

ISBN 2-913746-15-2

Introduction

Après un siècle de changements, une agglomération comme Sokodé, qui est née d'un conglomérat de petits hameaux et villages pour devenir une ville de plus de 80 000 habitants, a besoin de regarder son passé. Dès lors que de nombreuses personnalités, autochtones ou étrangères, qui ont contribué à son histoire, sont encore vivantes, nous pouvons recueillir auprès d'elles l'histoire vécue, avec ses anecdotes, ses détails révélateurs des rapports sociaux d'une époque révolue, son ambiance, ses émotions.

Nous avons particulièrement besoin de cette histoire-là, après des décennies d'action militante liée à la décolonisation et à l'indépendance, et qui, comme toute action engagée, n'est pas sans véhiculer des clichés et des slogans. Retrouver, grâce aux photographies, l'ambiance du temps et la façon dont les gens vivaient réellement permet de retracer, en quelque sorte, une histoire de la vie quotidienne.

Bien sûr, la photographie de l'époque coloniale - ou le dessin, ou la peinture - ne dit pas tout. Elle a l'œil exotique, s'étonnant de l'habileté des artisans, admirant la richesse des parures traditionnelles, fouillant la densité des marchés en personnes et en produits, étalant les édifices monumentaux du pouvoir colonial, indiquant le « progrès » à travers une école ou un centre de santé. Elle n'est pas encore la photographie du journaliste pour s'insurger contre la misère, les épidémies qui frappent les hommes et les mauvais traitements infligés aux « indigènes ».

Une ville qui a déjà un siècle d'existence possède une mémoire : les personnalités encore vivantes – qui apparaissent comme les sages, ceux qu'on doit consulter avant d'entreprendre toute chose -, mais aussi des sites antiques et d'anciennes maisons. A chaque ville, bien sûr, de les cacher ou de les montrer, de les détruire pour construire du « neuf » ou de les restaurer, de les laisser en friche ou de les inclure dans un circuit touristique afin de les valoriser.

Le cheminement de la ville que nous proposons est tout simplement celui de l'histoire chronologique. Nous sommes d'abord en « pays kotokoli », où la société s'est organisée autour de chefferies coutumières qui, à la veille de l'arrivée des premiers Allemands, s'étaient dotées d'une magnifique cavalerie, les fameux *sémassi* (terme qui, en tem, la langue locale, désigne des cavaliers armés). Viennent ensuite les premières réalisations allemandes, faites avec méthode et conviction ; puis l'émergence, à l'époque française, d'une agglomération qui deviendra une véritable ville.

Grâce aux photographies et autres illustrations, c'est un cheminement dans la sérénité, où les personnes et les choses se donnent à voir, parfois comme des revenants d'un autre siècle qu'on accueillerait avec bonté. Nous ne ferons ni l'apologie du passé (apologie de la tradition ou du régime colonial), ni sa dénonciation. Nous appelons à la simple curiosité, à la contemplation.

Connaître, ce n'est pas seulement enfermer les faits dans des « périodes historiques », des « politiques », des « systèmes socio-économiques » qui auraient été cohérents et systématiques. C'est aussi regarder avec les yeux, avec ses sens ; c'est savoir accompagner du cœur et de l'esprit les anciens qui ont vécu avec toute leur densité d'hommes et de femmes.



Chasseur en 1954 (n° 1)

Retour d'une chasse au phacochère dans la région de Sokodé. L'animal abattu est suspendu à un bois, qui est tenu par deux aides sur leur tête. Le chasseur porte son fusil, dont on voit l'extrémité des deux canons, à l'épaule droite. Il arbore une chemise tissée en coton local par les tisserands kotokoli, très réputés en cet art. Les anciens se souviennent que le site de la ville était très giboyeux, d'où le nom de « Sogodaï » attribué à cette région, indépendamment des noms des villages qui y existaient et de leur terroir (Kpangalam, Didaouré, Kouloungdè et Komah). Il s'agit du chasseur Moumouni Kparé, que nous retrouverons plus loin à la cour royale de Komah.

Parlant une langue, le tem, très proche du kabyè, les Kotokoli font indéniablement partie du paysage ethnologique du Nord-Togo. Ils sont entrés, avec les populations voisines, dans une dynamique générale établissant des différences culturelles comme autant de marqueurs identitaires, qui a abouti à une mosaïque de peuples. Ils sont ainsi restés à l'écart de la formidable dynamique homogénéisante de la civilisation adjatado qui a concerné les populations plus au sud, tant au Togo qu'au Bénin. Il a suffi qu'un ancêtre, venu du pays gourma, introduise une semence politique pour coordonner des segments claniques au sein de chefferies villageoises, pour voir naître une culture originale, signifiée par des différences culturelles et des comportements économiques et politiques spécifiques. Grâce à une chefferie suprême, celle du Tchaoudjo, regroupant plusieurs chefferies entre lesquelles la royauté tournait, les Kotokoli exerçaient, à la veille de l'arrivée des Allemands, une assez forte hégémonie régionale. Des portraits d'hommes et de femmes, de chefs et de notables, de chasseurs et de guerriers, nous invitent à une lecture de ces différences qui individualisent tant un pays par rapport à d'autres.

Femme au mouchoir de tête coloré, en 1914 (n° 2)

Peinte par le paysagiste allemand Ernst Vollbehrt, qui effectua un séjour au Togo du 26 janvier au 28 mars 1914.

Elle porte au cou un pendentif avec une chaîne, plus un autre collier qui lui serre le cou avec une sangle et présente un large disque métallique. Sans doute le peintre lui a-t-il demandé de le regarder droit dans les yeux car ce n'est pas l'habitude des femmes (qui plus est mariée, comme l'indique le port du mouchoir) de regarder ainsi les hommes ou les personnes plus âgées.

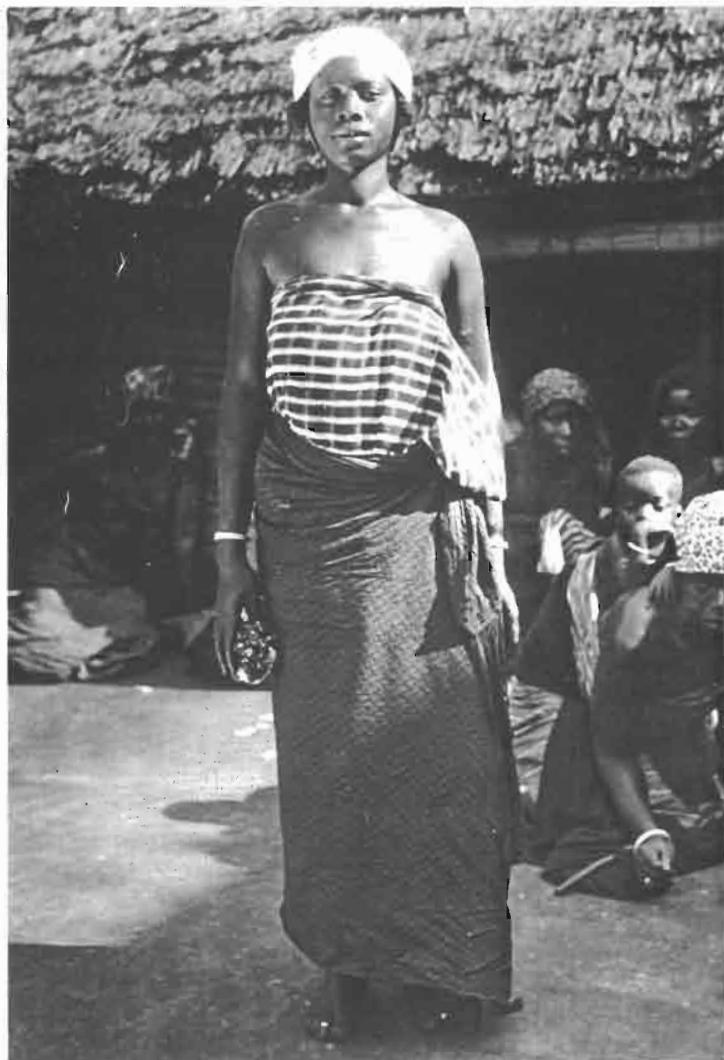




Jeunes hommes kotocoli en 1914 (n° 3 et 4)

Sur la première aquarelle, le personnage porte le grand boubou indigo brodé à la mode haoussa.

Sur la seconde, le bonnet de couleur rouge fait également partie des tenues traditionnelles. Héritage – dit-on – de l'ancêtre Gadao, lequel s'enfonça dans le sol avec un tel couvre-chef, l'une de ses femmes n'ayant alors que le temps de retenir le bonnet par son extrémité. Les scarifications sur la joue révèlent son identité clanique.



(n° 5 et 6) Femme et homme kotocoli en 1930

Le pagne qui sert de corsage à la femme est en coton tissé localement ; celui qui couvre le bas de son corps semble de facture européenne (la femme est d'un rang social élevé pour pouvoir ainsi exhiber des pagnes).

L'homme, identifié comme étant Kérim Alidjo, originaire de Paratao, porte également des habits de coton traditionnels : bonnet, chemise et sous-vêtement. L'habitat, couvert de chaume, reste rural.





Femmes kotocoli en l'an 2000 (n° 7 et 8)

Femmes de la famille Ayéva. Pagnes en coton tissé et voile de popeline « à la mode haoussa » sont encore de rigueur de nos jours.



Gadao (n° 9)

L'ancêtre du clan mola, d'où sont issus les chefs du Tchaoudjo, est un nommé Gadao. Originaire du pays gourma, il s'installa en contrebas des montagnes du Malfakassa, à l'ouest, entre Sokodé et Bassar, précisément à la source de la rivière Toumbou, affluent de la Mô. C'est là que se développa le premier village, Tabalo (celui-ci ayant été déplacé par la suite). Les pierres marquent l'endroit où l'ancêtre se serait enfoncé en terre.



Ouro Agoro Dam (n° 10)

Premier chef suprême du Tchaoudjo (à Kpangalam), avant 1800. *Dam*, en langue tem ancienne, correspond à *da*, qui désigne une habitation. Venu directement de Tabalo, il fut le chef fondateur du village de Kpangalam. Ce chef entra dans cette case, au lieu-dit Modjolobo, pour y disparaître mystérieusement, devenant ainsi une divinité protectrice de son village.



Bang'na Tcha Ali (n° 11)

Deuxième chef suprême (à Tchavadè). Venu de Kpangalam au tout début du XIX^{ème} siècle, il fut également chef fondateur de son village. La forêt où il est enterré est devenue le cimetière des chefs de Tchawanda et de Komah, puisque la chefferie de Komah est issue de la première. Sa tombe est indiquée par des pierres et des poteries traditionnelles.

Chefs suprêmes du Tchaoudjo



Djobo Boukari (n° 12 et 13)

Sixième chef suprême (à Paratao). Ce chef, qui était aussi connu par son surnom de *Sémo* (singulier de *sémassi*) - le cavalier armé - est sur sa monture de guerre, caparaçonnée de cuir par les matelassiers haoussa de l'époque.

Il avait constitué une cavalerie de mercenaires djerma, de Peuls et de notables kotokoli, qu'il mettra à la disposition des premiers Allemands. Il décéda le 22 avril 1898.

Sa tombe, à son domicile privé au quartier de Téloundè, dans sa chambre devenue case funéraire, est en forme de puits coudé et fermée d'une mosaïque faite de cauris et de débris de faïence.



Tcha Djobo (n° 14)

Septième chef suprême (à Paratao). Il a été nommé en juin 1898 par les Allemands, puis destitué par eux en 1901. Sa tombe, à l'origine également recouverte d'une mosaïque, aujourd'hui très abîmée, se trouve dans une petite case-vestibule servant d'entrepôt.

Djobo Tcha Godémou (n° 15)

Huitième chef suprême (à Paratao) de 1901 à 1906. Sa tombe se trouve au quartier Téloundè, au pied d'un mur d'habitation, à l'extérieur de son enclos domestique.

Chefs suprêmes du Tchaoudjo



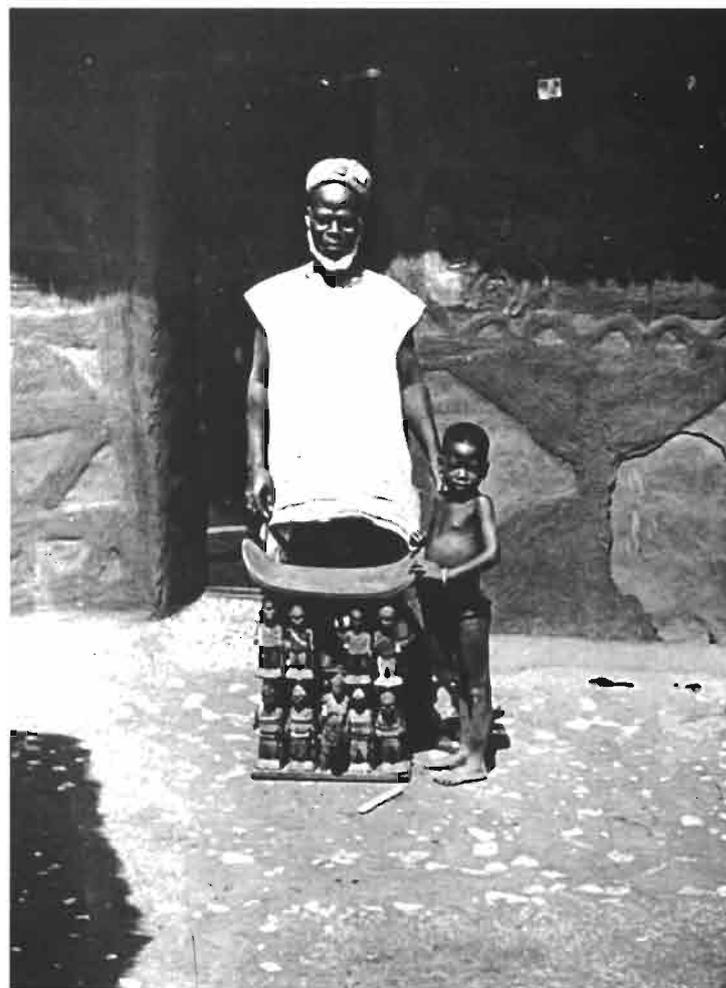
Djobo Bouraïma (n° 16 et 17)

Neuvième chef suprême (à Paratao), au cours d'une danse traditionnelle en 1913. Il régna du 20 décembre 1906 au 6 septembre 1924.

Le missionnaire allemand Rudolf Fisch le décrit ainsi : « Ouro Djabo [en référence à son illustre prédécesseur Djobo Boukari] est un homme à teint très foncé, corpulent et d'une stature exceptionnelle. Sur son visage, la sagesse et la prudence se disputent la première place ». Sa tombe est au quartier Ouro-Bouraïmadè qui porte son nom ; elle a été refaite et comporte un sol cimenté sur lequel gisent des vaisselles qu'il a utilisées.



Chefs suprêmes du Tchaoudjo



Anyoro Tcha Godémou (n° 18 à 20)

Dixième chef suprême (à Paratao), devant les façades de son palais, vers 1930. Il régna du 8 novembre 1924 au 2 mai 1948. Sa tombe, également dans son quartier d'origine, à Téloundè, a été creusée à la mode coutumière dans sa chambre. Au centre de la mosaïque funéraire, a été déposée la théière en faïence d'origine européenne déjà présente sur la photo précédente.



Issifou Ayéva (n° 21 et 22)

Onzième chef suprême (à Komah).

Il fut nommé le 18 avril 1949.

Transporteur aisé et lettré en français, il correspondait alors à la tendance moderniste souhaitée par l'administration coloniale.

Avant l'Indépendance, il soutint l'Union des chefs et des populations du Nord, ce qui lui valut (ce parti ayant perdu les élections à Sokodé) un exil au Ghana de 1960 à 1963.

Il put revenir ensuite à Sokodé, où il mourut le 30 juin 1980. Sa tombe, au sein de la forêt sacrée de Tchavadè, introduit le modèle musulman avec une enceinte rectangulaire, cimentée. Les anciens réagirent à cette mode étrangère à la coutume en enlevant le crépi de surface jugé « acide », puis en supprimant l'enceinte cimentée du côté de la tête. Enfin, sur les conseils d'un *alfa* (un lettré musulman), afin d'apaiser les remous suscités à Tchavadè et à Komah par ces changements funéraires, on mit une bague au pied du cadavre sept jours après l'enterrement.





Koura Foudou Ayéva (n° 23 et 24)

Fils du chef précédent, il devint douzième chef suprême du Tchaoudjo (à Komah) le 24 juin 1986, après une régence assurée par son frère Fousséni (décédé en 1983).

Fonctionnaire des PTT et ancien secrétaire régional du parti unique de l'époque, il dut sa chefferie à un arbitrage présidentiel en faveur de la famille déjà régnante.

Depuis son décès, survenu le 21 août 1994, une nouvelle régence est ouverte. Il a été enterré dans la forêt de Tchavadè, à côté de la tombe de son père, mais, cette fois-ci, sans enceinte cimentée.







Le trône de Paratao (n° 25 à 27)

Photographié en 1930 sous ses diverses facettes, puis présenté en 2000 avec les vêtements couverts d'amulettes de Djobo Boukari, ce meuble, de facture yoruba, présente des personnages de cour : cavaliers, musiciens, épouses royales à genoux, etc.

Il a été repeint à l'occasion de l'intronisation du nouveau chef du village de Paratao, au début de l'année 2000.



Une audience chez le chef Anyoro Tcha Godémou (n° 28)

Le chef reçoit en tenue traditionnelle, un sac de cuir contenant des amulettes au cou et un chasse-mouches à la main.

Il est entouré de ses deux principaux conseillers, à sa droite, en tenue musulmane, Mama Zougou, son « Premier ministre » et *alfa*, et, à sa gauche, en vêtement européen, l'interprète officiel Idrissou Kpaou Kododji.



Anyoro Tcha Godémou entouré de ses notables et de ses cavaliers armés (n° 29 et 30)

Ces cavaliers armés, photographiés vers 1930, sont les célèbres *sémassi*.

On remarquera le port du chapeau pointu, en vannerie, des Peuls.

Les hameaux peuls, en satellite autour des chefferies kotokoli de Paratao, de Tchamba, d'Adjéïdé, fournirent au chef du Tchaoudjo d'excellents cavaliers.

Mais, avant la fin de XIX^{ème} siècle, l'histoire des villages kotokoli fut paisible et les Kotokoli menèrent une existence de paysans tout à fait pacifiques, accueillant les commerçants haoussa et mandingue de la route de la cola.

Sur la seconde photo, un cavalier en gros plan nous permet d'apprécier la tenue vestimentaire et l'équipement. Il porte une lance. L'animal monté est, dans ce cas, un poney kotocoli.





Le Conseil des notables (n° 31)

Il est conduit par Anyoro Tcha Godémou auprès du commandant de cercle, dans les années 1930. Les notables portent l'écharpe dessinée par le gouverneur Bonnacarrère, qui fut à l'initiative de cette institution (le 17 février 1922 pour Lomé, le 11 janvier 1924 pour Sokodé). De gauche à droite au premier rang, en 2^{ème} position, l'imam de Didaouré, Moussa, en 4^{ème}, Mama Zougou (déjà vu sur une photo précédente), en 5^{ème}, le chef suprême Anyoro Tcha Godémou, en 6^{ème}, Djibril Ayéva, chef de Komah et père d'Issifou Ayéva, et, en 7^{ème}, le chef de Tchavadè, Ouro Akpo.



La famille royale au temps du chef Anyoro Tcha Godémou (n° 32)

Le souverain est entouré de ses nombreuses épouses – on dit qu'il en avait 90 - et innombrables enfants.

La cour royale à Paratao



Tressage de cheveux au palais de Paratao (n° 33)

Vers 1930, une épouse du chef Anyoro Tcha Godémou, dont le corsage et le grand pagne de cotonnade traditionnelle marquent le rang, est entre les mains d'une autre jeune femme. La scène est élégante et évoque l'ambiance d'un boudoir en plein air : deux jeunes filles présentent chacune un miroir à l'intéressée afin qu'elle s'y mire. La mise en scène est certainement organisée par le photographe. A l'arrière plan, on reconnaît la résidence royale où, depuis Djobo Boukari, se succèdent plusieurs chefs de Paratao, qui furent en même temps chefs suprêmes du Tchaoudjo.

Certaines habitations peules d'aujourd'hui exhibent, au-dessus de leur porte d'entrée, des petites assiettes émaillées, telles que celles que l'on voit sur le cliché, et ont également leur seuil incrusté de coquillages.



Le palais (n° 34)

Lorsque la chefferie de Komah eut à son tour le commandement du Tchaoudjo, en 1949, le nouveau souverain, Issifou Ayéva, fit construire, aux abords de la route de Tchamba et autour d'une vaste cour, une grande case de réunion dans le style traditionnel, un palais dans un style plus moderne et une mosquée. Ces divers édifices sont coiffés d'œufs d'autruche, symboles de l'autorité politique ou religieuse.



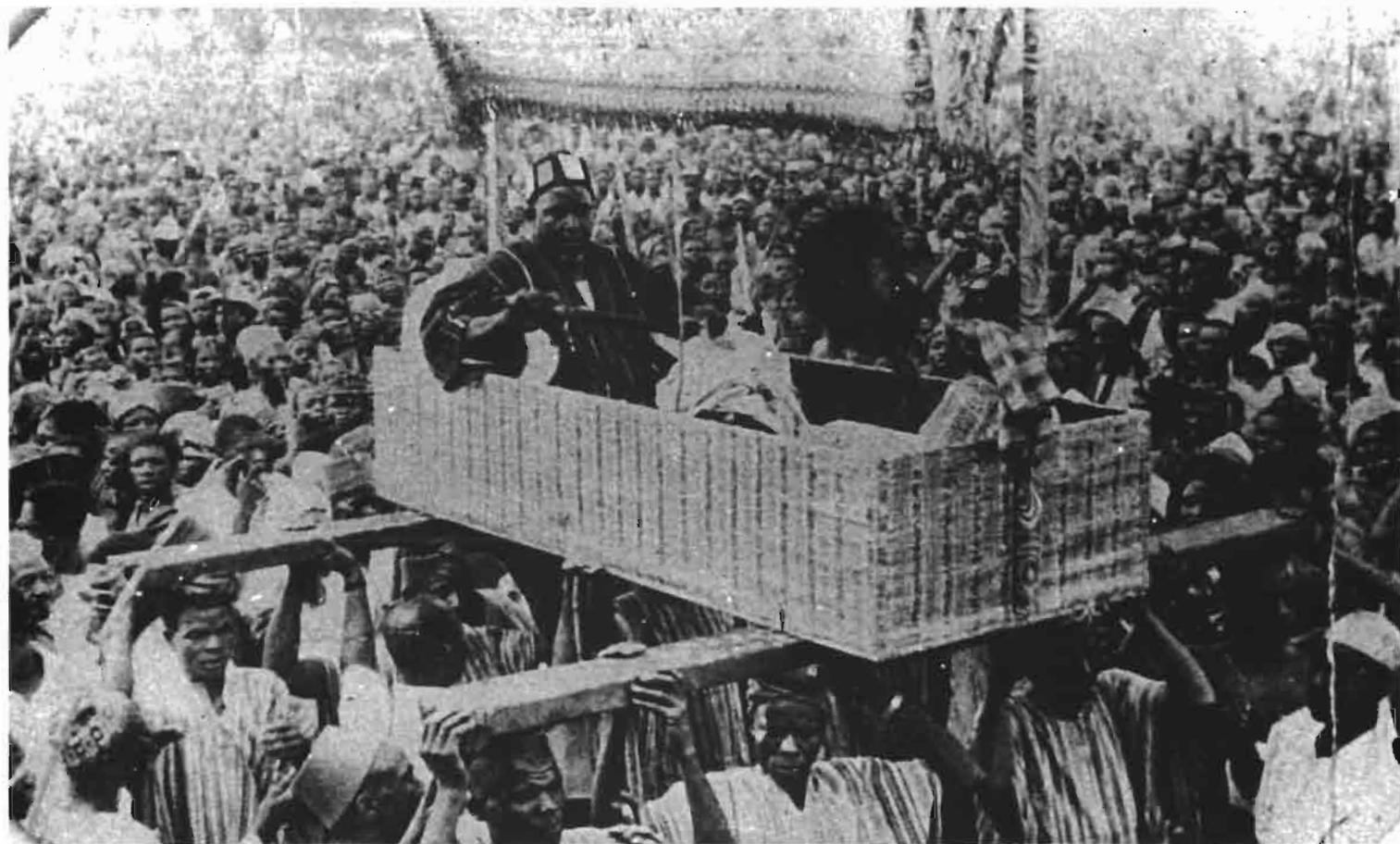
Une audience chez le chef Issifou Ayéva (n° 35).

En 1955, au palais de Komah, de retour du pèlerinage de La Mecque. Etaient alors présents, de gauche à droite, Zachari Cissé Tondoro, El Hadj Boukari dit Modjolobo, le chef Issifou Ayéva, Assosso Yacoubou Touré (petit-fils de Zato Alassani, cinquième chef de Didaouré) et Tchakala Morou, notable de Didaouré. Devant, l'enfant est Ibrahim, le fils de Modjolobo.



Notables en visite chez le chef Issifou Ayéva (n° 36)

Vers 1965. De gauche à droite, Moumouni Kparé, chasseur réputé (déjà vu photo n°1 posant devant un phacochère), ensuite, en 3^{ème} position, le chef d'Amaoudé, en 4^{ème}, Idrissou Tchatikpi, ancien chef de Paratao. En avant-dernière position, au premier rang, Amadou Gbam, un proche du père d'Issifou Ayéva. Devant, le chef Issifou Ayéva en grande tenue musulmane, sans amulette, probablement à l'occasion d'un retour de La Mecque.



Issifou Ayéva porté dans son palanquin royal (n° 37)

Cette photo a été prise dans les années 1970 (en 1971 ou 1979) lors de la célébration de la fête néo-traditionnelle dite de Gadao, en mémoire de l'ancêtre fondateur du clan mola.

Didaouré, village-étape de la route de la cola

Lorsqu'en 1887 les Allemands arrivèrent en pays kotokoli, le village des commerçants musulmans le plus important était celui qui s'était développé sous la protection des chefs suprêmes du Tchaoudjo, non loin de Komah. De tels villages, qui se trouvaient placés directement sous la protection du chef suprême, étaient appelés des *didawuré*.

En plus de celui de Sokodé, il y en avait un autre à Bafilo, plus au nord, et un troisième à Boulohou, dans la plaine du Mô. Ils bénéficiaient d'une autonomie de gestion, alors que les simples quartiers de musulmans au sein des chefferies étaient appelées *malwa'da* (la maison du musulman).



La maison du chef de Didaouré (n° 38)

Peinte et décrite par l'Allemand Ernst Vollbehr en 1914. L'architecture est haoussa. Les murs, ornés de reliefs géométriques, sont peints d'enduits contrastés. La porte est curieusement d'allure mauresque ; son seuil est incrusté de petites pierres ou de coquillages. Le faite des cases est recouvert d'une poterie. Devant la maison, une épouse du chef allaite son dernier-né ; un pagne de tête la protège du soleil, selon la mode haoussa, tout en soulignant son statut de femme mariée.

« La dernière ferme du village de Dedaure était la vieille habitation du chef ; lui-même marchait en permanence devant pour me montrer le chemin », raconte Vollbehr. Après avoir traversé le vestibule, être passé devant une première case qui abritait le cheval arabe du chef, puis des cases à usage domestique, le peintre arriva au bâtiment principal. « En fin de compte, nous traversâmes une cour qui n'avait que quelques mètres carrés de superficie ; elle était pavée à l'aide de pierres colorées. A présent, nous venions d'atteindre enfin la grande case où vivait le chef et qui était carrée, contrairement aux autres. L'extérieur de cette case était orné par des motifs massifs et colorés. Sur toute la superficie du seuil, on a incrusté des tessons multicolores d'assiettes européennes. A l'intérieur de la case, dans une construction imposante, semi-circulaire, en forme de cheminée et chargée de décorations curieuses, il y avait une entrée ovale, qui donnait sur la chambre à coucher du chef. Des assiettes européennes en porcelaine et en faïences démodées, des poules en verre bleues et vertes que nos grands-parents avaient utilisées comme coquetiers avaient été artistiquement incrustées dans le mur rouge et bombé. De la même façon que nous, nous collectionnons les objets d'usage courant africains, eux, ils collectionnent les objets européens. Dans la première pièce, on avait aménagé un lit encombré d'oreillers en cuir et de peaux rouges et sur le plancher étaient dispersées des feuilles sur lesquelles le chef avait inscrit des versets du Coran .»



Zato Alassani (n° 39)

Cinquième chef des musulmans (*malwa-uro*) de Didaouré.

Peint par Ernst Vollbehr, il est monté sur un cheval arabe richement harnaché et parade devant la case vestibule de son enclos : une case pourvue d'un grand auvent.

Didaouré, village-étape de la route de la cola



Mama Issa Touré (n° 40)

Huitième chef de Didaouré, en charge du quartier depuis 1981.



Le passage d'une caravane à Sokodé (n° 41)

A l'époque coloniale, bien que le trafic commercial se soit orienté de plus en plus vers le sud, les caravanes de la route de la cola continuèrent à effectuer des va-et-vient est-ouest jusque dans les années 1930. Le célèbre photographe togolais Alex Acolatsé a surpris cette caravane le 5 avril 1927.



Une famille haoussa (n° 42)

Photographiée vers 1930. Les commerçants haoussa passaient régulièrement à Didaouré mais ne s'y installaient que rarement. Le village a été fondé par un soudanais originaire du « Mali », un Traoré qui était alors installé à Dosso, à l'est de l'actuel Niamey. Il fut peuplé par d'autres Traoré et d'autres commerçants et artisans dont les souches remontent, elles aussi, à l'empire du Mali.



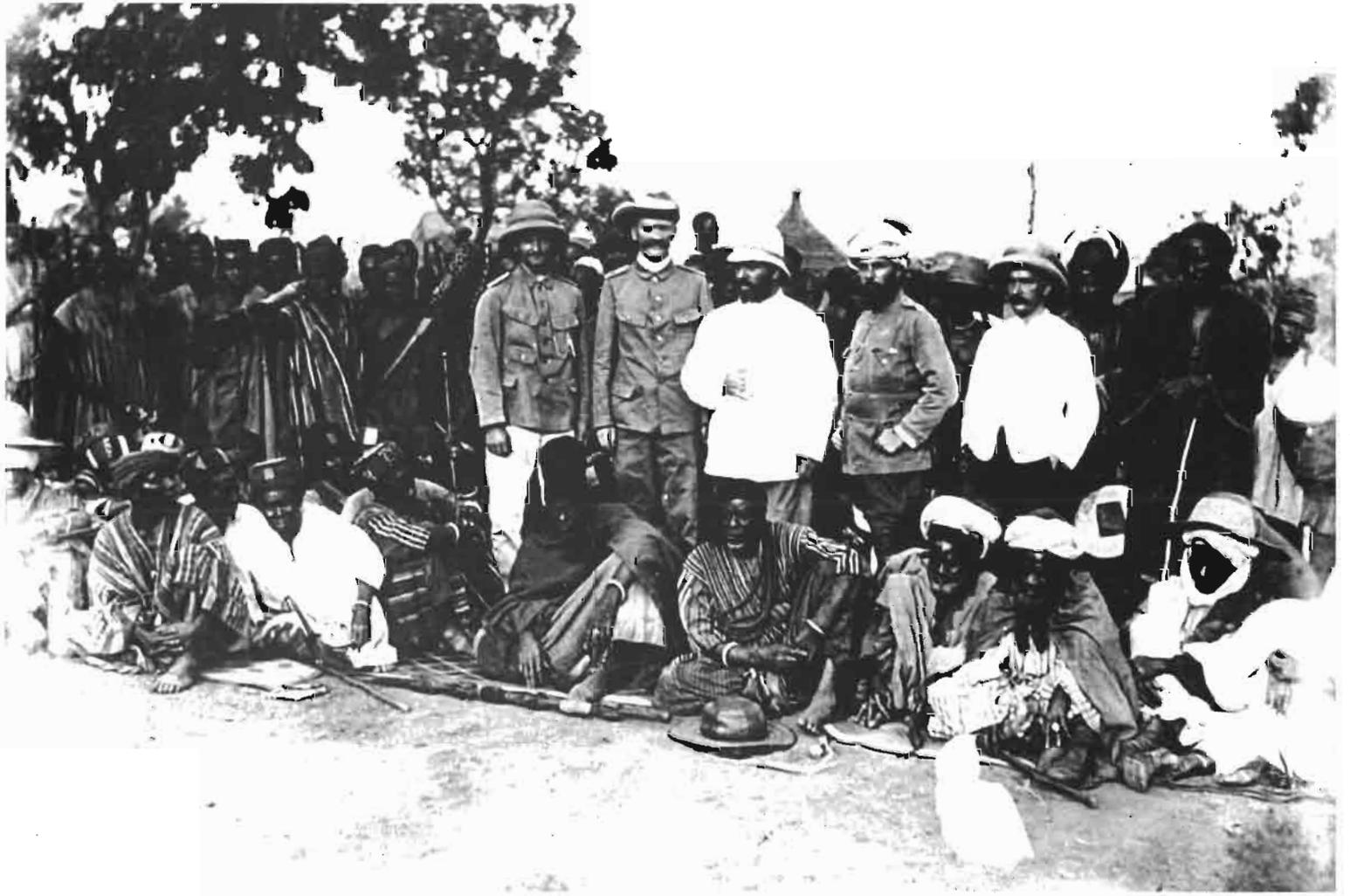


L'agglomération qualifiée de « village » (n° 43 et 44)

Présentée sur deux cartes postales des années 1930, Sokodé est encore qualifiée de « village ».

Elle est effectivement composée de villages dont l'allure reste fortement rurale : Komah, Didaouré, Kouloundé, etc.

A partir des années 1930, ceux de Tchawanda, Kanyidè, Akamadè, Kpangalam, Kédia, Nada et Salimdè quittent leur site d'origine pour rejoindre l'agglomération, devenant ainsi de nouveaux quartiers.



Le commandant de cercle Kersting accueille le gouverneur Köhler (n° 45)

Le gouverneur allemand est en tournée à l'intérieur du pays en 1899. Il est ici entouré de notables kotokoli.

La délégation comprend, de gauche à droite, Friedrich Rigler (qui administre le cercle de Mango), Adolf von Seefried auf Buttenheim (adjoint au gouverneur), August Köhler et Valentin von Massow (membre de la commission franco-allemande pour la délimitation de la frontière entre Togo et Dahomey). Hermann Kersting (administrateur du cercle Sokodé-Bassari du 21 avril 1898 à juin 1909) se tient à droite de ce dernier.

II - SUR LA COLLINE ADMINISTRATIVE

Fondateurs allemands, auxiliaires locaux

Le poste allemand est créé en 1898 par le commandant de cercle Hermann Kersting, au sommet d'une butte, où veille une divinité protectrice de Komah, Tcha Tchouro.

Kersting, auparavant chef du poste de Djougou, s'installa dans le poste français d'Adjéidè, au lendemain d'un accord de délimitation de la frontière (1897) entre Français (au Dahomey) et Allemands (au Togo).

D'Adjéidè, il constata rapidement que le village des musulmans – Didaouré – protégé par les chefs suprêmes du Tchaoudjo jouait un rôle important dans le commerce régional.

Le poste de Sokodé comprenait à l'origine, autour du mât à drapeau, une résidence principale (l'actuel campement), des communs, des bâtiments administratifs (case vestibule, bureau, salle du conseil, prison), deux ensembles de logements pour les ouvriers et les soldats, enfin un parc à bétail.

Deux chemins principaux reliaient le poste, l'un à Didaouré, l'autre à Komah.

Friedrich Schroeder (n° 46)

Photographié ici en 1903.

Assistant de Kersting, il aménagea le poste allemand de Sokodé de décembre 1897 à janvier 1898.





Le sergent Abu et sa femme (n° 47 et 48)

Le sergent est représenté dans son uniforme de soldat de la « troupe de protection ».

Lui et sa femme ont été peints par E. Vollbehr non à Sokodé, mais à Misahöhe, au poste administratif allemand qui surplombait Kpalimé.

« J'eus la chance de trouver à la station de Misahöhe plusieurs types intéressants d'indigènes qui me servirent de modèles. C'est pourquoi les jours suivants, je me suis consacré du matin au soir à la peinture de portraits. Il y avait là le sergent noir Abu, un vieux soldat éprouvé, à l'aspect sauvage, issu des mercenaires de Tchaoudjo, et puis sa femme, provenant de la même ethnie (les commerçants soudanais les appellent Tchaoudjo et Kotokoli) .»



Le poste allemand

Construits fin 1897 - début 1898, les bâtiments du poste sont en briques de banko (argile et paille coupée) et en pierre ; ils sont recouverts de toits en paille.

Dans un rapport du 26 mai 1913, Junschulz von Roebern, qui assure alors l'intérim du chef de cercle (de mai à décembre 1913), mentionne que, élevés à la hâte dans le cadre d'une économie restrictive, ils ne sont conformes ni aux règles d'hygiène tropicale ni aux normes de construction, leur seul avantage étant leur « beauté massive » (*sic*).



Le poste allemand en 1910, vu du haut de la colline Tcha-Tchouro (n° 49)

Sont indiqués, de gauche à droite, la douane (au premier plan), la prison, la route vers Atakpamé, la résidence de l'administrateur.

Le même site à la période française, vers 1930 (n° 50)

De gauche à droite : la case de passage, la poste, les bureaux du cercle, l'ancienne résidence allemande devenue le campement, et, au premier plan, la nouvelle résidence, dont on distingue l'imposant escalier d'honneur.



Le quartier administratif en 2000 (n° 51)

De gauche à droite, la brigade routière (derrière l'antenne), qui a intégré les murs de l'ancienne case de passage, la préfecture, dont la toiture est visible au centre de la photo et qui a remplacé l'ancienne poste et les bureaux du cercle allemand ; sur la droite, la résidence du préfet et, en arrière plan, le campement. Le reboisement en teck, réalisé à partir de l'époque allemande, a permis d'ombrager la colline administrative.



Le poste allemand



La résidence de l'administrateur allemand (n° 52 à 54)

Photographiée en 1910.

Elle occupe alors une emprise au sol de 42 m sur 15,6 m pour une hauteur de 10,9 m.

Cette bâtisse comprenait à l'origine un bureau, une chambre à coucher, une chambre destinée aux visiteurs, deux grandes et deux petites vérandas.

Elle ouvrait, côté nord, par un porche avancé et des escaliers.

En 1911, le missionnaire Rudolf Fisch décrivait ainsi la grande salle : « Il y a une confortable cheminée, garnie de chaque côté, pour l'apparat, de la moitié du crâne d'un éléphant ; devant, une peau de lion étendue par terre, qui sert de tapis, et, autour d'une table, d'agréables chaises fabriquées à Sokodé, constituent une invitation à vous y asseoir ».

Cette résidence fut par la suite aménagée en case de passage.

Une photo prise en 2000 montre son état actuel, un hôtel-restaurant appelé le campement.





Arrivé de nuit à Sokodé, mais par un beau clair de lune, Ernst Vollbehr, qui a peint l'édifice en 1914, fut sensible à son charme : « Un bâtiment illuminé par les rayons de la lune et qui nous rappela un peu un château cyclopéen .»

Le lendemain matin, il resta assis dans ce bâtiment qui « rappelait pratiquement les palais nordiques des Germains. Il fut construit par le conseiller Kersting et appelé par lui « *Hundingshütte* » (niche à chiens). La fraîcheur qui régnait dans ce bâtiment en torchis et le séjour avaient beau être agréables, il présentait cependant un inconvénient : il n'était pas étanche à l'eau ».



La maison de l'assistant principal, photographiée en 1911 (n° 55)

Elle a été construite plus tardivement, au pied de la colline de Tcha-Tchouro (dominée actuellement par une antenne radio). Long de 23 m, large de 11,4 m et haut de 8,8 m, ce bâtiment comprenait deux chambres. De gros piliers d'argile soutenaient une véranda sur toute la longueur, donnant plein ouest pour admirer le soleil couchant et bénéficier de la lumière du jour le plus tard possible. En arrière-plan, la butte rocheuse supporte aujourd'hui le château d'eau.

La case vestibule et les cases de passage à l'entrée du poste allemand (n° 56)

Peintes en 1914 par Ernst Vollbehr.

On voit, en arrière-plan, le pittoresque porche d'entrée de la résidence (sur le côté nord de celle-ci).

Ernst Vollbehr fut hébergé dans une case de passage lors de son séjour en 1914.

Il raconte : « Une case ronde en torchis, couverte de paille et construite à la manière indigène, me servait à la fois de chambre à coucher et de salle de séjour .»

En fait, ce logement de passage était un ensemble de cases.

La case principale « était reliée par une allée basse à une case voisine qui me servait de salle de bain. La troisième case était habitée par un garçon attaché à mon service et dans la quatrième case était installée la cuisine.

[La case principale] était entourée d'un mur en argile dans lequel on avait pratiqué beaucoup d'ouvertures ovales.

Malheureusement, je dus dormir ici également sous une moustiquaire en raison des risques de fièvre. C'était tout à fait indiqué en raison de la présence de nombreux pigeons qui entraient et sortaient librement par les ouvertures pratiquées dans le mur et nichaient par groupes entiers sur mon lit.

Chaque jour, j'étais toujours le premier à être debout avant le lever du soleil, c'est-à-dire avant 6 heures ; cela me permettait de travailler toute la journée, à l'exception des heures les plus chaudes de midi .»





Le cimetière allemand (n° 57 et 58)

En contrebas de la colline administrative, vers Tchawanda, sur la rive gauche du Kpandi, les Allemands aménagèrent, à partir de 1911, un cimetière pour y accueillir leurs ressortissants décédés sur place.

Avant cette date, des enterrements avaient lieu sur la colline, comme en témoigne le missionnaire et médecin Rudolf Fisch, qui y signale l'inhumation de l'allemand Franz Brasche, mort en 1900.

La plus ancienne tombe du cimetière est celle d'un militaire, Rudolf von Kaiser Szentmiklos, lieutenant du corps des Dragons autrichiens, décédé dans sa trentième année, le 6 octobre 1911. Une très belle stèle en marbre, de style gothique, importée d'Allemagne, précise qu'il fut « amèrement pleuré par sa famille » et « victime de sa soif de connaître et de son plaisir à travailler ».

Une seconde sépulture allemande abrite le docteur Engelhardt, né le 26 mars 1883 à Fribourg et décédé à Bafilo le 17 septembre 1913.

Viennent ensuite des tombes d'administrateurs français ayant occupé des fonctions subalternes, et, depuis l'Indépendance, celles de divers Européens dont la dépouille n'a pas été rapatriée. On ne peut qu'être frappé par la jeunesse de ceux qui furent enterrés dans ce cimetière : la moyenne d'âge dépasse à peine 30 ans.



La résidence et les bureaux de l'administration française



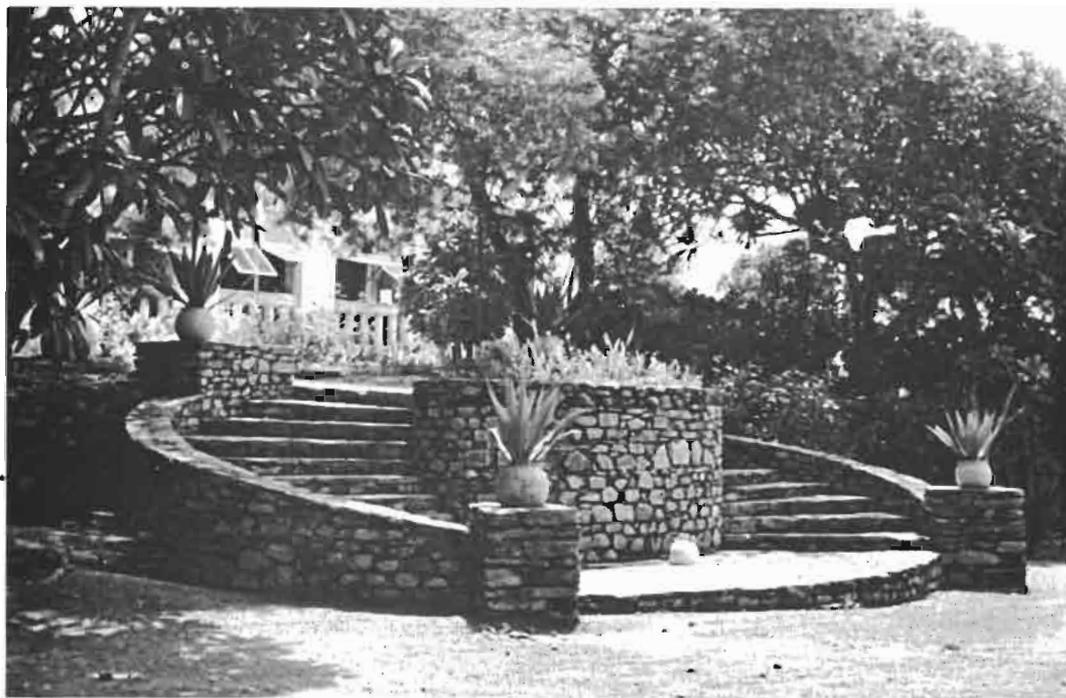
La résidence (n° 59 à 62)

Vue de face, vers 1930, avec son escalier monumental.

Claude Lestrade, fils de l'administrateur Joseph Lestrade, représenté en petit marin sur la page suivante, confiera dans ses mémoires que cet escalier fut l'œuvre d'un administrateur mégalomane :

« Un des prédécesseurs de mon père avait eu quelque peu la folie des grandeurs et s'était fait construire la plus belle demeure de tout le Togo. L'on y accédait par un monumental escalier qui, à lui seul, avait coûté 40 000 francs de ciment, somme fabuleuse pour l'époque. »

Un second escalier fut construit vers 1955 dans la cour intérieure, afin de donner un accès plus familier sur le côté sud du bâtiment.





L'administrateur français Lestrade fut nommé le 7 juin 1937 chef par intérim du cercle du Nord, dont le siège est à Sokodé. Il restera à ce poste jusqu'au début du mois d'avril 1938, soit moins d'un an.

On le voit ici, en compagnie de sa famille, recevant le docteur Juguet, dans le salon de la résidence. La décoration est raffinée, avec des motifs géométriques. Le salon comporte des piliers de style marocain soutenant des arcades. Le mobilier colonial est typique des années 1930.

Une photo actuelle montre ce même salon dépourvu de sa décoration murale, mais ayant conservé une grande partie de son mobilier d'époque.

La résidence et les bureaux de l'administration française

MISSIONS AFRICAINES, 150, Cours Gambetta, LYON — Vicariat Apostolique du Togo





Les bureaux du Cercle (n° 63 à 66)

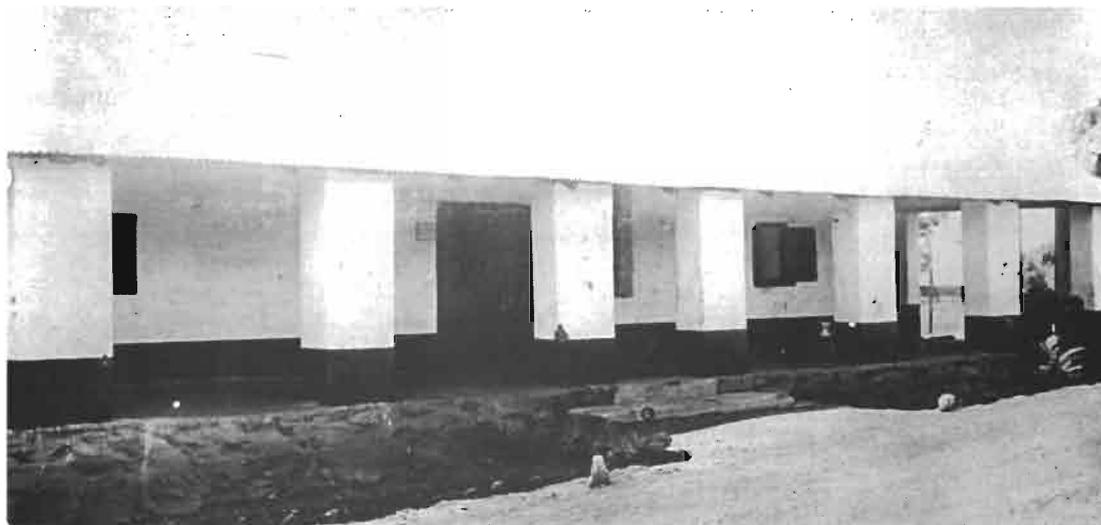
Photographiés vers 1930, ils abritaient l'administration coloniale française et furent construits devant l'école professionnelle.

Le chaume de l'importante toiture était fourni par le village d'Agoulou. Ce bâtiment fut détruit pour être remplacé par l'actuelle préfecture.

La dernière photo montre le gouverneur Montagné, en visite à Sokodé le 25 août 1940, qui tient une importante réunion au quartier administratif.



Autres bâtiments français de la colline administrative



La poste (n° 67)

Vers 1930.

Une première poste a été construite en 1908, sur le sommet de la colline administrative.

Elle a été remplacée par ce bâtiment en 1921.

Sokodé est alors relié à Atakpamé par le télégraphe et le téléphone. Au-delà de Sokodé, vers le nord, Bassar est desservi par le téléphone, mais Mango reste hors de portée par temps de pluie.

Une cabine téléphonique, destinée au public, a été aménagée dans le hall en 1926.



La case de passage (n° 68)

Vers 1930.

Construite en face de la résidence pour accueillir les fonctionnaires de passage à Sokodé, ce bâtiment abritera, vers 1945, le commissariat de police puis la brigade routière (jusqu'à nos jours). L'immense toiture d'origine a été rabaisée et le chaume remplacé par des tôles.

*Les logements des fonctionnaires
indigènes (n° 69)*

Construits en pisé et alignés sur cinq rangées, ils sont encore occupés de nos jours, bien que fortement dégradés comme le montre cette photo prise en l'an 2000.



Autres bâtiments français de la colline administrative



Autres bâtiments français de la colline administrative

Les logements d'Européens (n° 70 à 72)

Les deux premières photos, prises vers les années 1930, traduisent une évolution architecturale importante, puisque l'on passe d'un habitat rustique en terre et couvert de chaume, à une construction en dur, couverte de tôles et agrémentée de colonnettes et de menuiseries soignées.

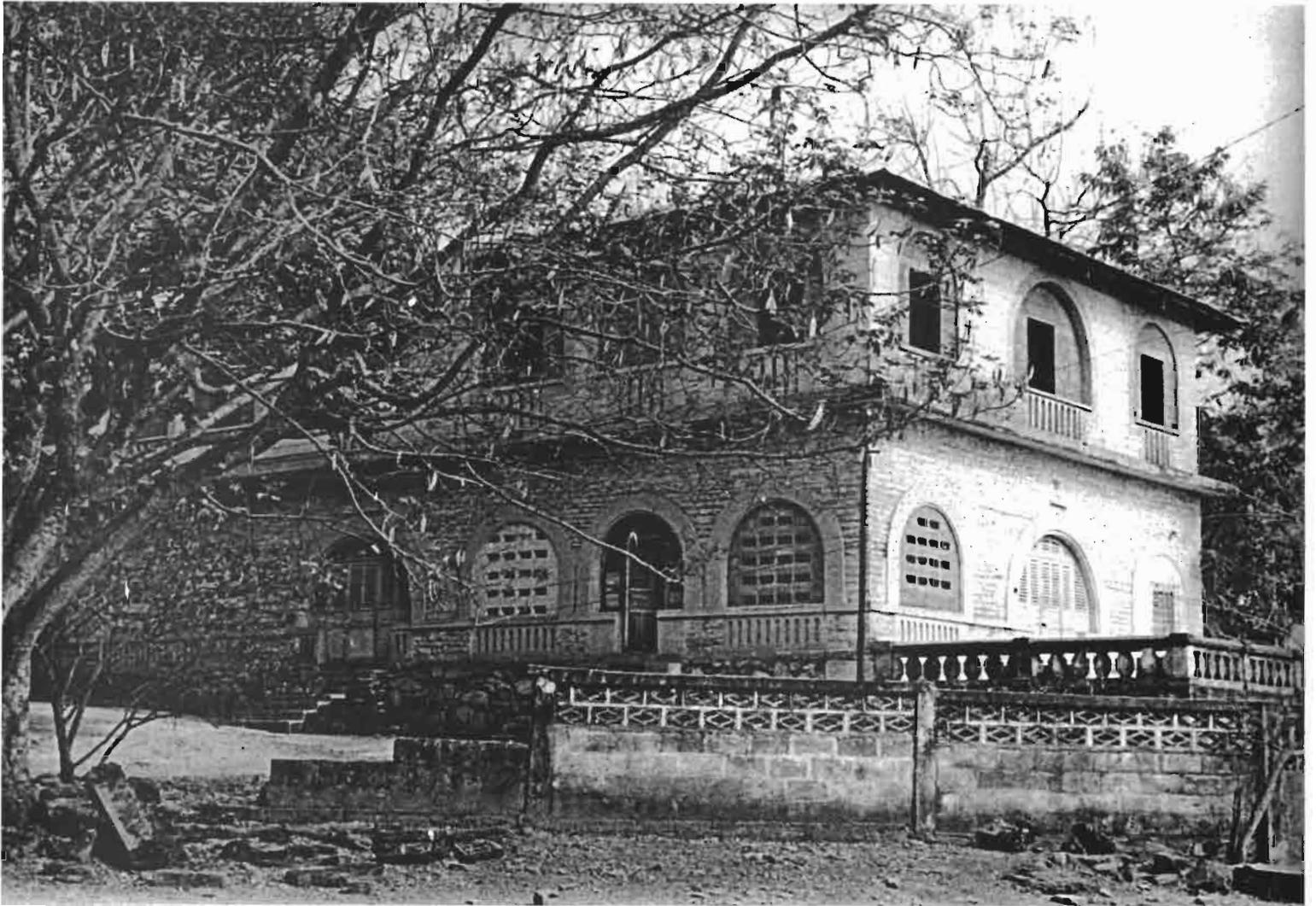
Le premier bâtiment n'a pu être identifié.

Le second a été construit, dans l'entre-deux-guerres, pour abriter le commandant-adjoint de cercle ; d'où son esthétique monumentale.

La troisième photo, prise en 2000, montre son état actuel. Relativement bien conservé, ce bâtiment sert de logement de fonction au directeur du lycée technique.



Autres bâtiments français de la colline administrative





Autres bâtiments administratifs (n° 73 et 74)

L'administration coloniale, très vite à l'étroit, a dû construire d'autres locaux, dans les années 1940, pour abriter ses services.

Leur caractère prestigieux et soigné démontre particulièrement leur fonction officielle.

La première photo montre un bâtiment construit pour les Eaux-et-Forêts, qui jouxte le campement et qui sert maintenant en partie de logement de fonction au directeur du lycée moderne, le reste étant à l'abandon. Les fenêtres cintrées ont été partiellement murées afin d'éviter les frais d'entretien d'une boiserie.

La seconde photo représente un bâtiment actuellement utilisé par le Cadastre.



Fours à briques (n° 75)

Photographiés vers 1930. Au pied de la colline administrative, la briqueterie a permis la réalisation de nombreuses constructions modernes. Mais la consommation importante de bois de chauffe nécessaire à la cuisson des briques a incité à l'abandon de cette technique.

III - LA VILLE S'EQUIPE

Nouveaux lieux de commerce

Alors que les aménageurs s'interrogent sur le degré d'urbanisation qui autorise à parler de ville et non plus de village, les villageois, eux, savent fort bien faire la différence. Celle-ci est pour eux comparative et visuelle. La ville c'est d'abord ce qui manque au village, du moins lorsque la ville a surgi, rompant la monotonie du paysage rural. Ce sont de nouveaux lieux qui invitent au rassemblement des individus en quête d'ascension sociale. Le parcours que nous proposons de ces lieux, émergés d'une histoire locale ou plantés par la volonté d'un planificateur, est loin d'être exhaustif. Nous privilégierons, ci-après, l'habitat en dur parce qu'il se démarque de l'habitat rural, et parce qu'il témoigne d'une volonté de pérennité du pouvoir politique. Il est là par utilité de fonction, mais aussi pour marquer la différence, la durée, le prestige.



Le quartier commercial du Zongo, vers 1930 (n° 76)

Du toit de chaume au toit de tôle, ce quartier, créé par les Allemands et qui occupe aujourd'hui le centre géographique de la ville, a été le premier à transformer son bâti.



Le responsable du Zongo (n° 77)

Le marché du Zongo a été créé par les Allemands en 1907 à proximité de Didaouré. Mallam Mustapha, d'origine haoussa, en fut le premier responsable.

A ce titre, il y accueillait les étrangers de passage et percevait les taxes sur les marchandises pour le compte de la circonscription. Les gens se plaignirent d'excès de sa part et obtinrent son départ.



La Société générale du golfe de Guinée (n° 78)

La Société générale du golfe de Guinée (SGGG), importante société née en 1930, occupe, au cœur du Zongo, le site où la Deutsche Togo Gesellschaft (DTG) s'était installée en 1908. Elle a succédé à la Maison J.-B. Carbou et à la Société cotonnière ouest-africaine (COTOA).

Le bâtiment, photographié en 2000, est une reconstruction des années 1950.



Le marché prévu par l'administration coloniale (n° 79)

Construit en 1952 par l'ingénieur Reinette au cœur du lotissement dit du Marché, lequel fut aménagé à partir de 1925 de part et d'autre de la route de Bassar. Le bâtiment, photographié ici en 2000, se présente sous la forme d'un vaste hangar métallique de 20 m sur 10, surmonté d'une charpente en bois et doté de bas-côtés de 5 mètres. Il abrite aujourd'hui un mini-complexe « Culture et loisirs », comprenant notamment une bibliothèque et un musée régional.



La maison d'un commerçant (n° 80)

Nichée dans le lotissement du Marché, cette bâtisse a été construite dans les années 1930 pour occuper une parcelle acquise par une grande société de commerce. Ce lotissement a cessé d'avoir une fonction exclusivement commerciale en 1972, avec le retour du grand-marché dans le quartier du Zongo.



Le grand-marché (n° 81 à 82)

Présentant 1 800 m² de superficie, construit sur deux niveaux, ce marché a été baptisé « Marché Général Etienne Eyadéma » le 12 février 1972 par les membres de la Délégation spéciale, qui avait pris en charge les affaires de la Commune après le coup d'Etat de 1967.



Le président de la République est venu l'inaugurer en personne la même année.

De gauche à droite sur la photo, au premier rang, en première position, Idrissou Ahimi, secrétaire général du RPT, en 2^{ème}, le chef suprême Issifou Ayéva, en 3^{ème}, Mama Fousséni, en 6^{ème}, le général E. Eyadéma, revêtu pour l'occasion d'une tenue traditionnelle kotocoli et promu au titre de *Sèmo* (cavalier armé), en 8^{ème}, Marcel Agba, chef de la circonscription de Sokodé, en 9^{ème}, Agoro Adam Idrissou, aujourd'hui chef de Paratao, et, en 10^{ème}, Mama Tairou, alors maire de la ville de Sokodé.



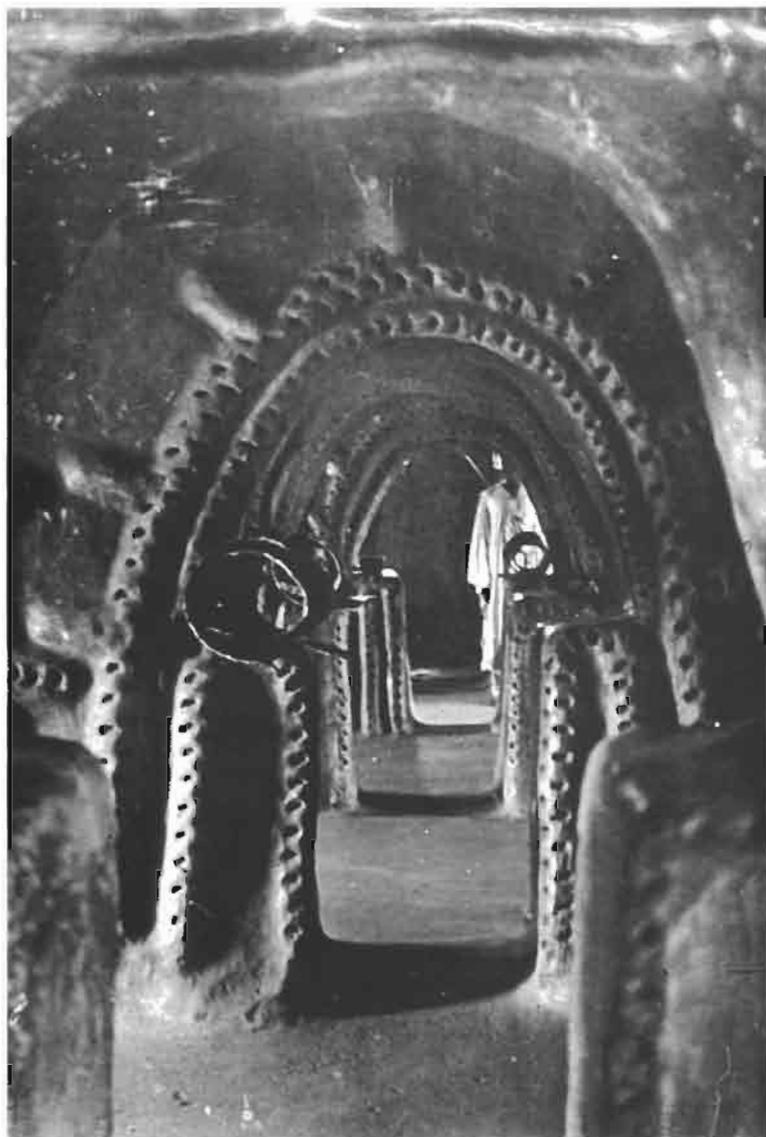
L'islam à Sokodé

La grande mosquée (n° 83 à 85)

Ici peinte en 1914 par Ernst Vollbehr. Au fond, un *alfa* est en train de prier. « A *Dadaure*, je peignis encore la mosquée très évocatrice, précisément au moment où le chef tout habillé de blanc y officiait comme prêtre supérieur [non pas comme imam, car les fonctions étaient bien distinctes, mais sans doute en simple qualité de lettré] et égrenait son chapelet musulman. A côté de lui, était assis un vieux, un grand de sa cour, tout de bleu vêtu et déchaussé. Il crachait ostensiblement dans les Calebasses de courge disposées à cet effet. Toute cette curieuse mosquée baignait dans une atmosphère orientale .»

Une photographie, vers 1930, scrute l'intérieur du bâtiment qui est resté le même et qui s'apparente à celui de la case du chef de Didaouré déjà présenté.

L'édifice sera reconstruit au même emplacement, en 1947, au temps de l'administrateur français Jacques Lemoine.





L'imam Sèni Gézéré (n° 86)

L'imam de Didaouré, peint en 1914 par Ernst Vollbeh'r. Il aurait été destitué par les Français.



Un enseignant d'origine yoruba à l'école coranique (n° 87)

A Didaouré, peint en 1914 par Ernst Vollbehr, identifié comme étant *alfa Sabé*, imam du Zongo.

Il serait mort peu avant l'Indépendance. Le regard est soutenu, la tenue impeccable, les scarifications ethniques visibles.



Le prêcheur El Hadj Boukari, dit Modjolobo (n° 88)

Il fut un prédicateur fondamentaliste des années 1960. Après avoir appris le métier de tailleur auprès d'un oncle maternel à Didaouré, Boukari fit des affaires à Kumasi. Suite à une crise mystique et à la faillite de ses affaires, il devint prêcheur au Ghana, avant de revenir à son pays natal dans un état d'excitation proche de la folie.

Il parcourait les campagnes en conviant les « vieux » à brûler leurs fétiches, à commencer par Kpangalam, où il s'attaqua au sanctuaire de la divinité de terroir, Modjolobo, d'où son surnom. Il connut du succès auprès des jeunes. Ayant malmené le véhicule de l'évêque catholique de Sokodé, Mgr Jérôme Lingenheim, sur la route de Tchamba, à la hauteur du village Kadambara, il fut emprisonné et mourut peu de temps après, en juillet 1962. Vu précédemment en compagnie du chef Issifou Ayéva, il est ici, photographié au Ghana, dans une tenue qu'il appelait « Napoléon » et qui est à la fois arabe, avec le turban et le voile, militaire et européenne, avec le costume et le pantalon enfoncé dans des bottes.



La mosquée de Kouloundé (n° 89)

Achevée en 2000 et construite sur deux niveaux, elle est caractéristique d'un style arabisant moderne, importée du Moyen-Orient et d'un vaste mouvement de constructions d'édifices religieux dédiés à l'islam sur financement des pays du Golfe Persique (Arabie saoudite, Koweït, etc.).



La Société des missions africaines (n° 90)

Après la première guerre mondiale, les pères de la Société des missions africaines (SMA), pour la plupart Alsaciens, prennent le relais des missionnaires allemands, expulsés en 1917. Les deux premiers évêques, Mgr Joseph Strebler et Mgr Jérôme Lingenheim, qui ont eu en charge la préfecture apostolique, puis le diocèse de Sokodé, sont issus de cette congrégation.

D'autres pères seront des bâtisseurs actifs. Parmi eux, le RP Théophile Boursin sera également membre du conseil municipal.

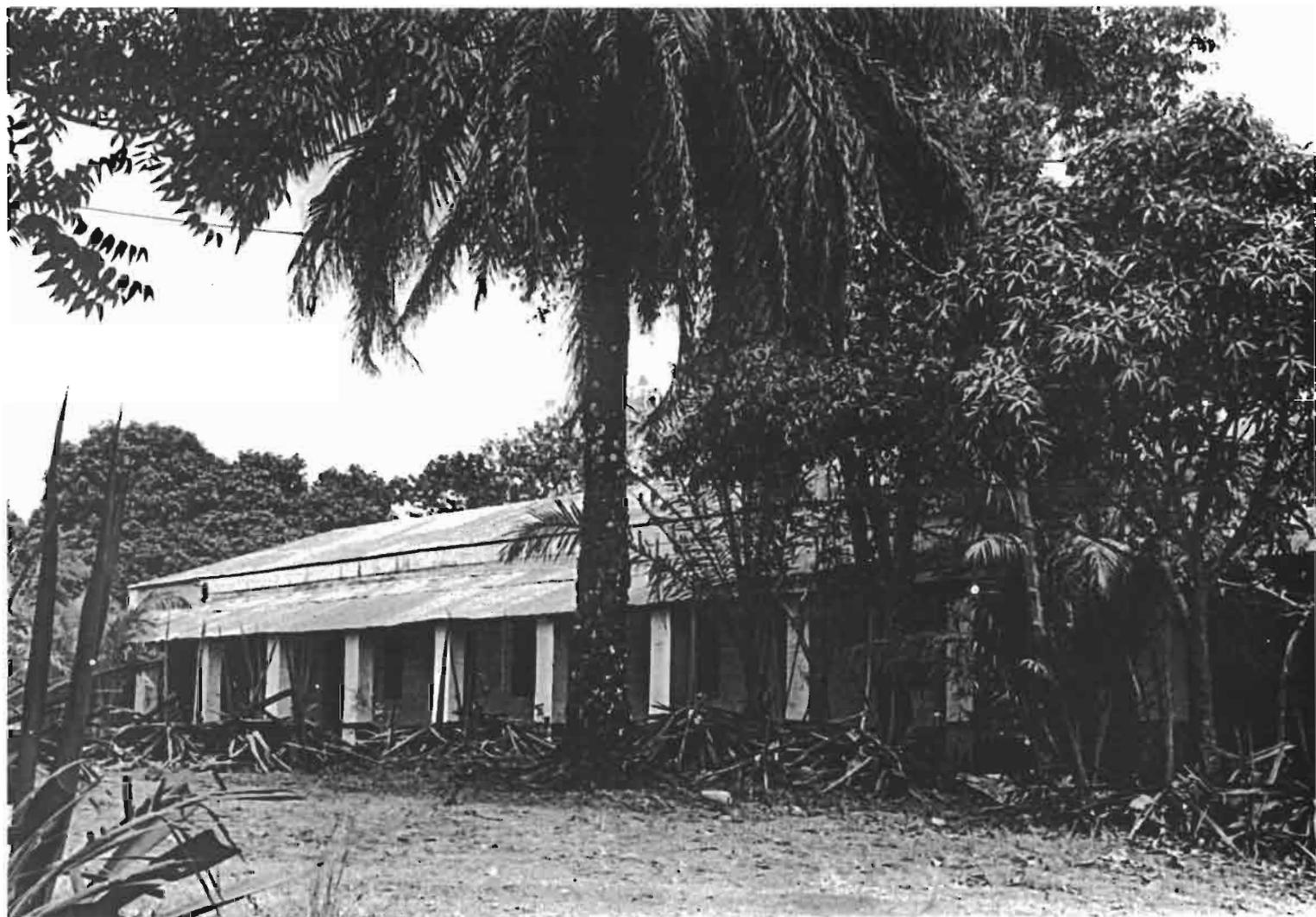
Cette photo, en date du 18 mai 1947, a été prise à l'occasion du jubilé sacerdotal du RP Boursin. Etaient présents, assis de gauche à droite, les RRPP Freyburger, Boursin, Mgr Lingenheim, Brungard et Dauphin, et debout dans le même ordre, les RRPP Jacques, Walkowiak, Christ, Neth et Reiff.

67. MISSIONS AFRICAINES, 150, cours Gambetta, LYON - Vicariat Apostolique du Togo
Mission d'ALÉDJO-KADARA



La mission catholique d'Aledjo-Kadara (n° 91)

Cette mission fut ouverte le 8 août 1927, au nord de Sokodé, sur les plateaux kotocoli, après une première tentative à l'époque allemande, de 1913 à 1914. Elle était alors la seconde mission catholique française au Nord-Togo, après celle de Tchitchao, en pays kabyè, ouverte le 26 novembre 1926. Cette carte postale a été envoyée en 1931.



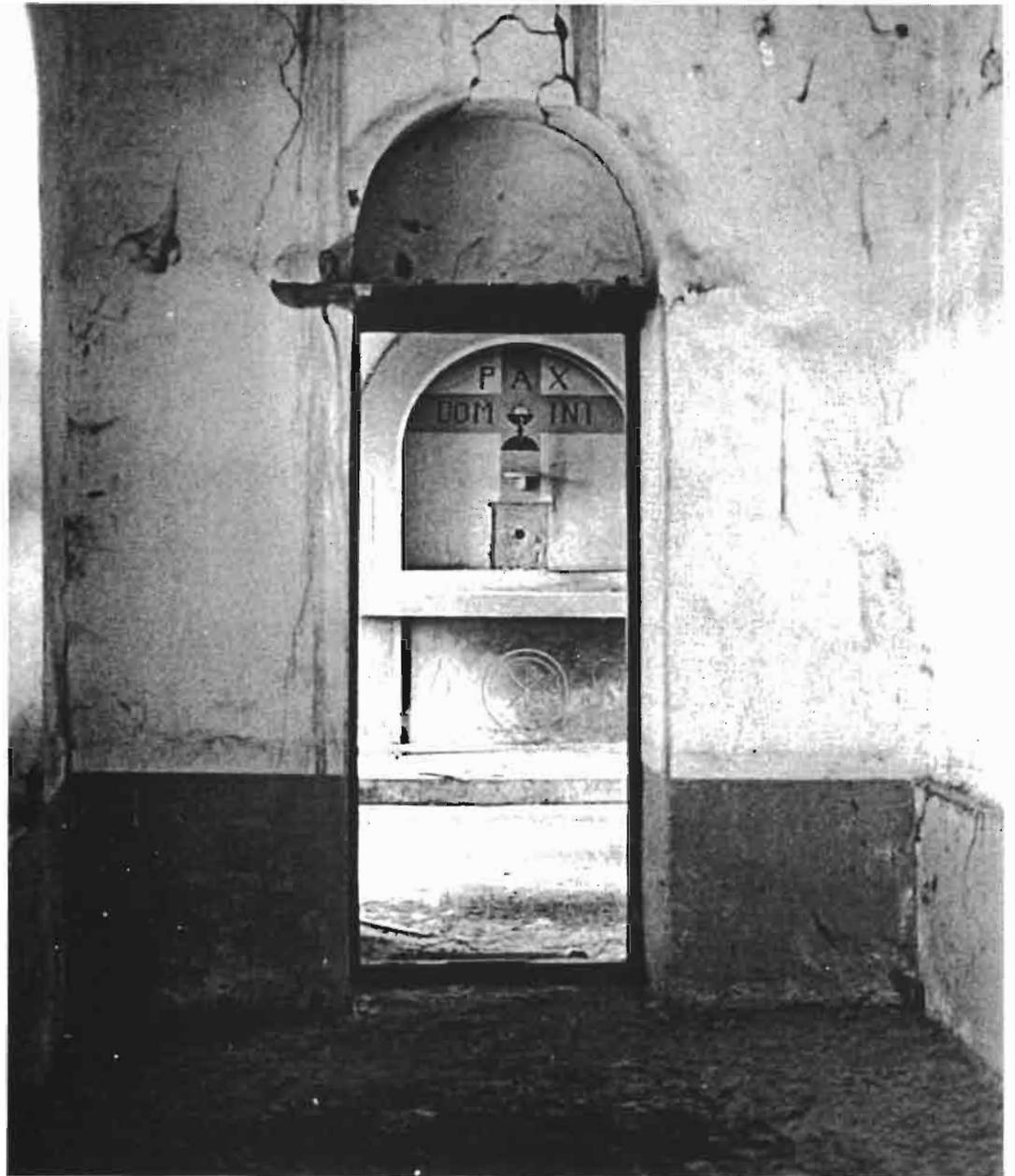
La mission catholique de Sokodé (n° 92)

Troisième mission fondée au Nord-Togo, le 14 août 1929, elle est l'oeuvre du RP Kennis, bientôt relayé par le RP Boursin à partir de mai 1930. A l'origine église-presbytère, le bâtiment, photographié ici en 2000, fut, avec l'achèvement de la cathédrale, transformé en logement pour les prêtres et en salle paroissiale, ce qui est encore sa fonction actuelle.



Le premier évêché (n° 93)

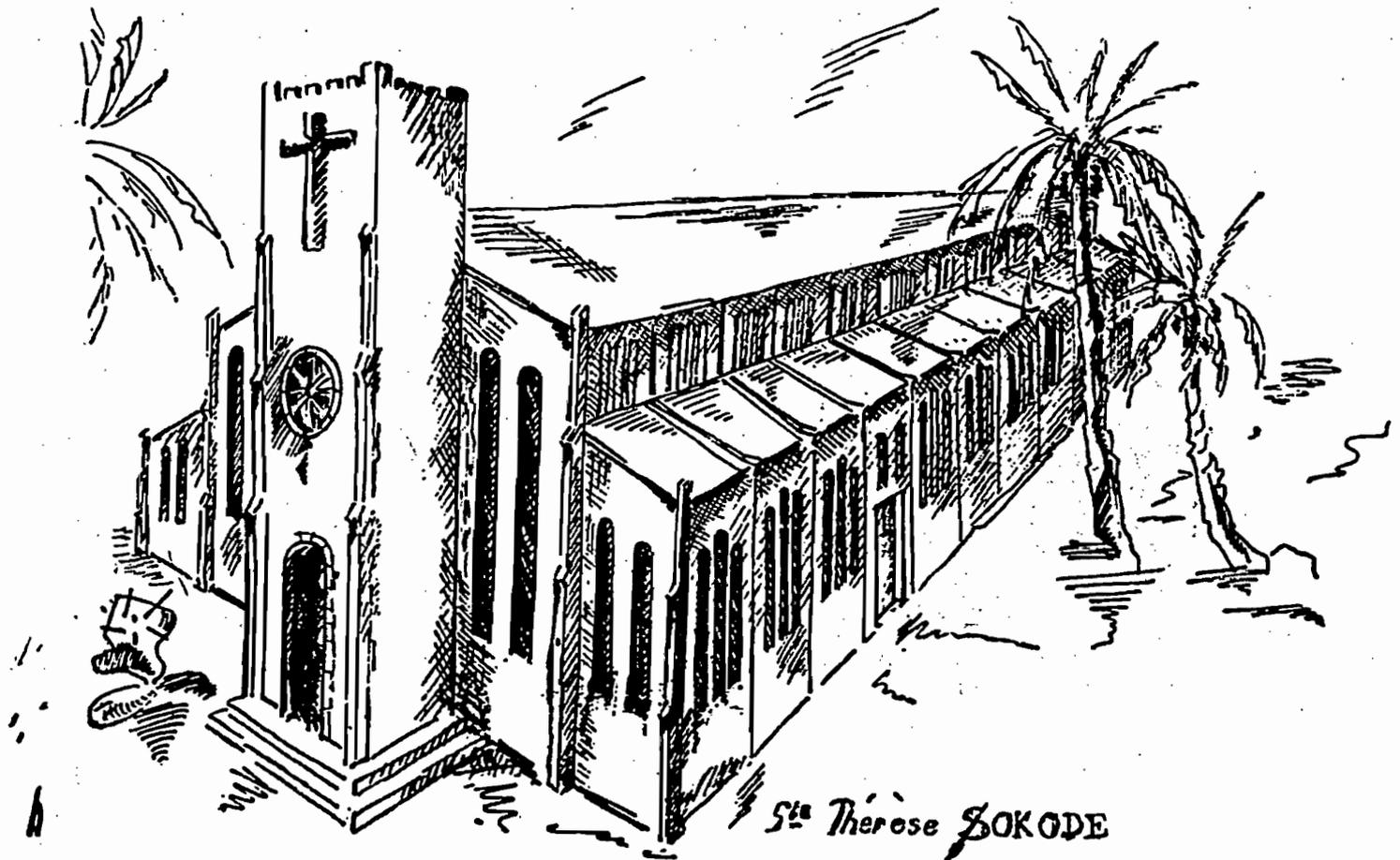
Sans doute construit à la fin des années 1930. Sokodé est érigé en préfecture apostolique le 18 mai 1937, et Mgr Joseph Strebler en fut le premier titulaire à partir du 24 juillet de la même année. Délaissé pour une autre résidence, rongé par les termites, le bâtiment est aujourd'hui en état de grand délabrement, comme le montrent les deux photos suivantes, prises en 2000.



Le premier évêché (n° 94)



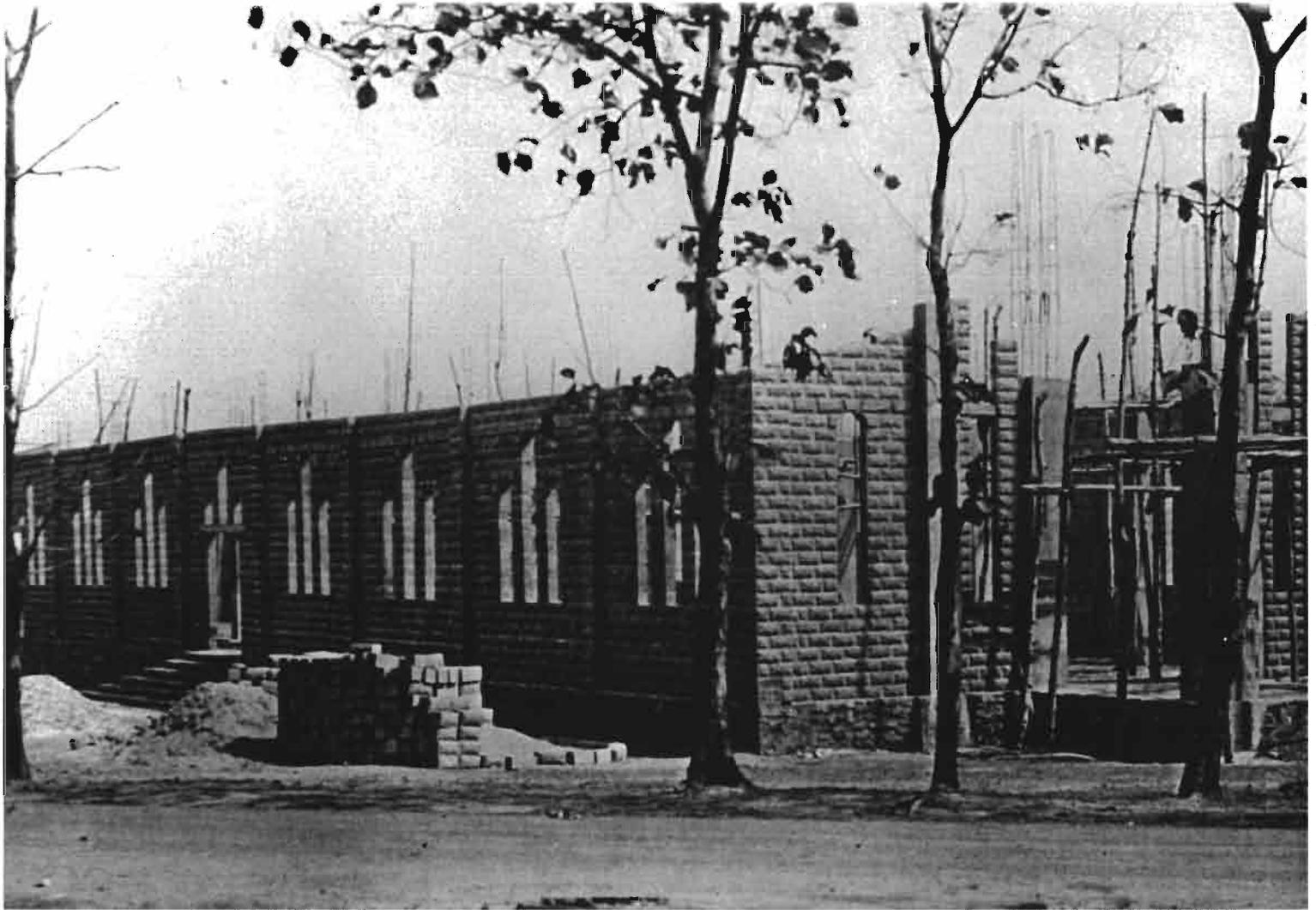
Le premier évêché (n° 95)



La cathédrale Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus (n° 96 à 99)

Le projet initial est suivi de trois photos prises vers 1955, 1980 et en 2000.

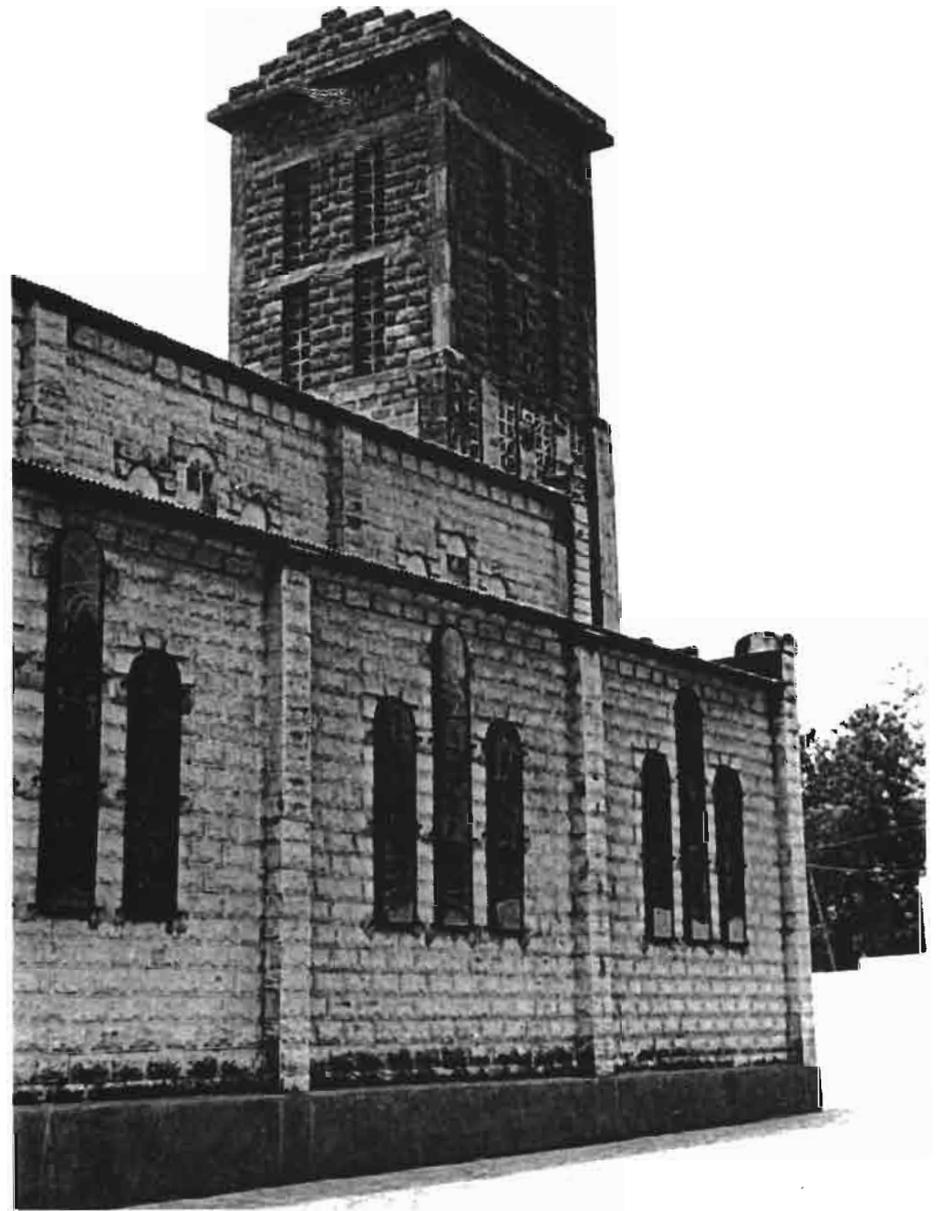
C'est l'intronisation, en 1957, de Mgr Lingenheim qui sert d'inauguration à cet édifice. Prévoyante, la mission de Sokodé avait en effet construit une cathédrale en vue de sa promotion au rang diocésain.



Dès 1947, un terrain fut identifié. Au mois de novembre 1954, le RP Dauphin se voit confier le soin de construire la cathédrale de Sokodé. Le Père se dévouera à cette tâche jusqu'au mois de juillet 1956. La charpente métallique fut forgée et installée sous la direction de Pierre Azémard, directeur de la SGGG de Lomé. La tour ne sera achevée qu'en 1984.



La cathédrale Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus (n° 98)



La cathédrale Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus (n° 99)



La nouvelle mairie (n° 100)

Sokodé a accédé au rang communal le 30 juillet 1951, en compagnie d'Atakpamé et de Kpalimé. Il s'agit alors d'une commune mixte (avec des conseillers municipaux nommés par l'administration coloniale et un administrateur-maire).

Elle sera commune de plein exercice (avec des conseillers municipaux élus, qui élisent ensuite le maire) à partir du 1^{er} janvier 1959.

L'ancienne mairie, sise au carrefour de la route de Bassar, a été rasée au bénéfice d'un établissement bancaire (UTB).

La nouvelle mairie a trouvé un nouvel emplacement à une centaine de mètres, sur la rive droite du ruisseau Akpaka.

La nouvelle poste (n° 101 et 102)

D'abord implantée sur la colline administrative, la poste fut installée au carrefour de la route de Bassar, à l'emplacement actuel de l'UTB, puis sur la place du marché central.

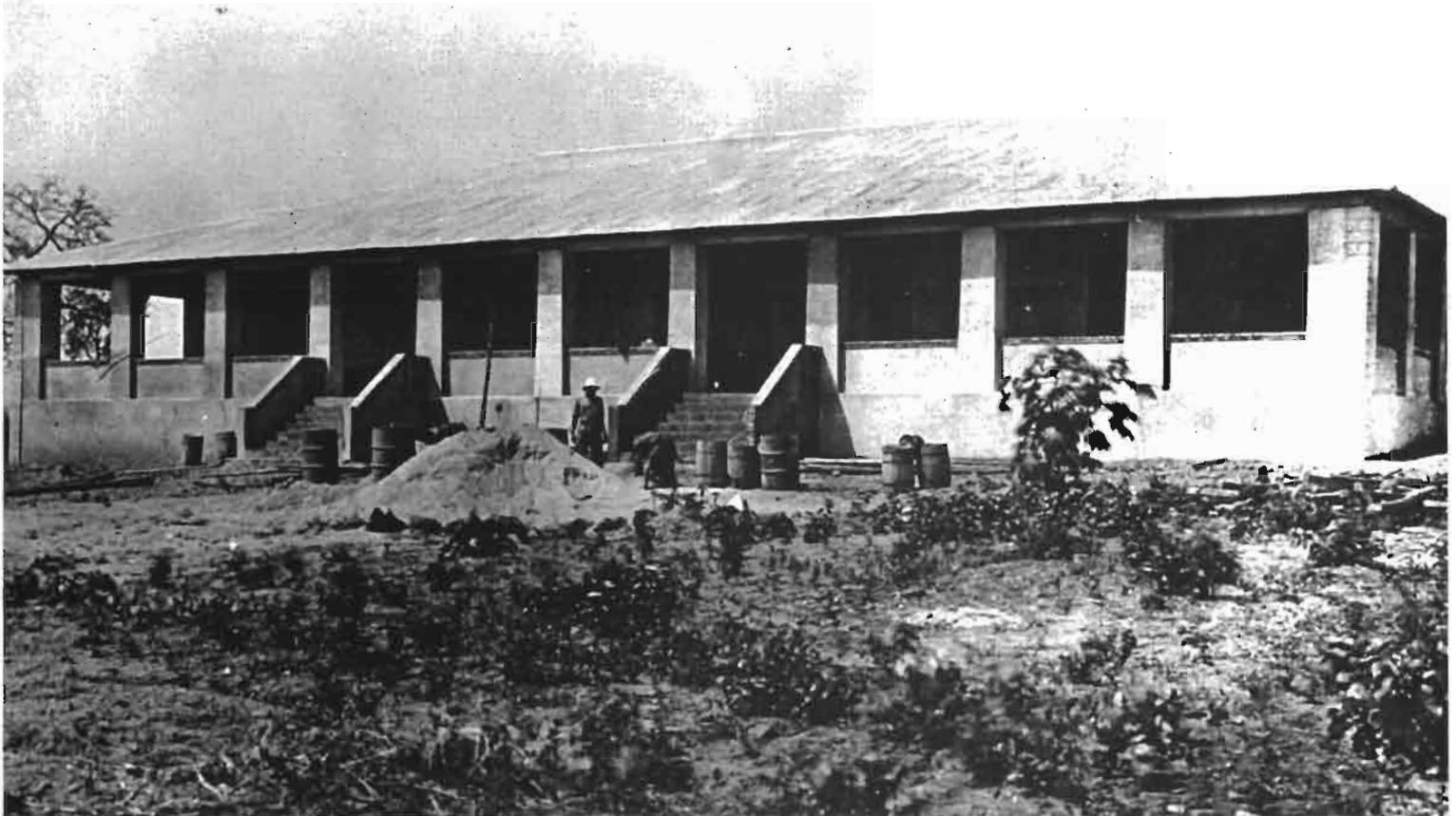
L'ancienne poste servit alors de mairie à la jeune commune de Sokodé devenue de plein exercice et en quête d'hôtel de ville.

Le nouveau bureau des Postes et télécommunications, construit par Georges Coustère en 1957.

On y a ajouté par la suite cette large rotonde.



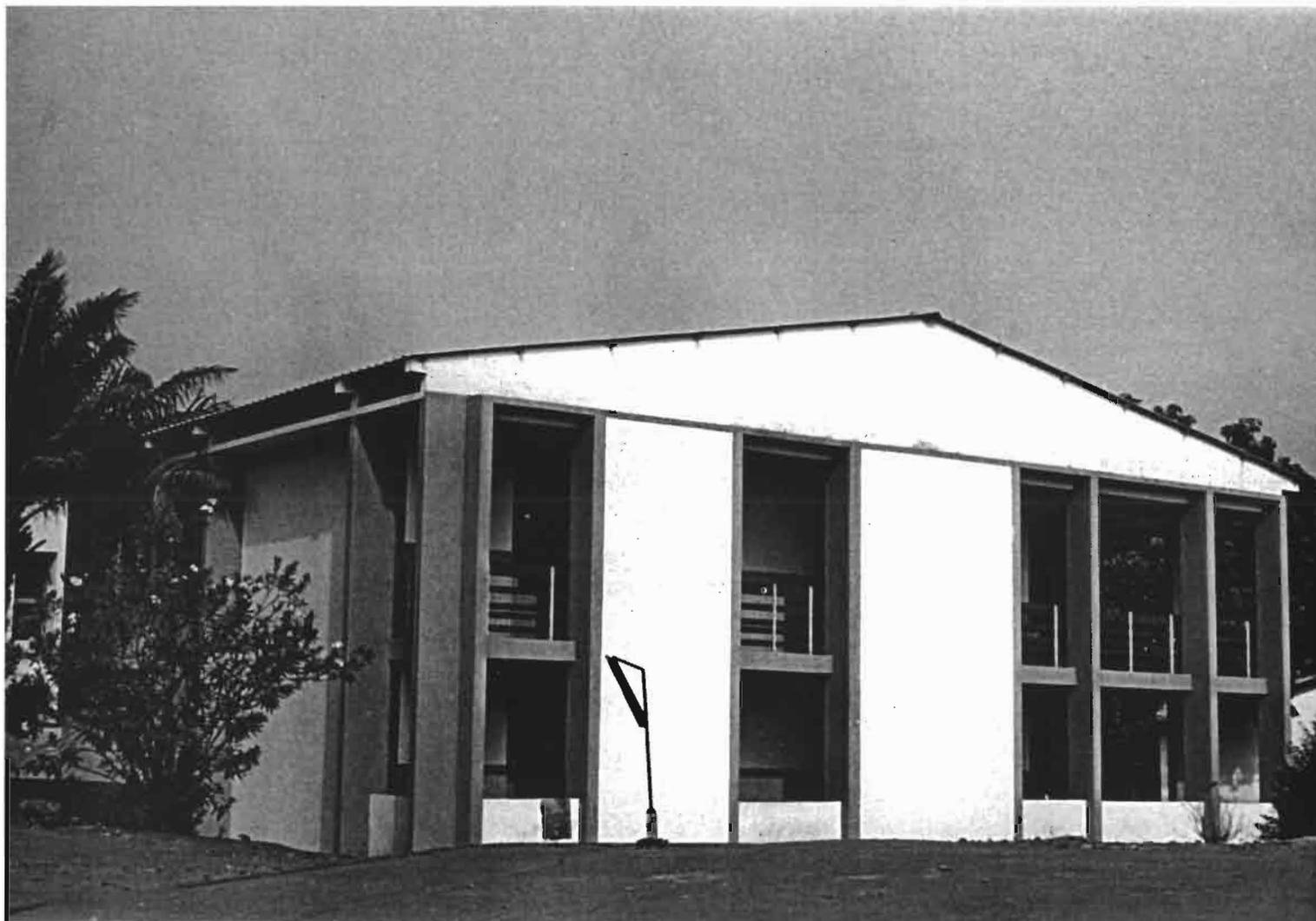




La construction de l'hôpital, devenu Centre de transfusion sanguine (n° 103 et 104)

Vues prises en 1930, en début et en fin de chantier.

A l'origine d'une capacité de 24 lits, ce bâtiment abrite aujourd'hui le Centre de transfusion sanguine et le siège de la Croix-rouge togolaise.





Le Centre hospitalier régional (n° 105 et 106)

Le Centre hospitalier régional (CHR) a été aménagé par la Coopération française en 1983. Son architecture, bien adaptée au contexte local, lui confère une bonne organisation des axes de circulation, permettant ainsi l'accueil simultané des malades et de leurs familles.



La polyclinique (n° 107)

Les bâtiments, photographiés en 2000, sont en chantier. L'ancienne clinique de la ville vient d'être complètement rasée pour faire place à de nouveaux locaux plus vastes, mieux distribués et dotés d'une importante aération naturelle.



Le lycée technique (n° 108)

Le lycée technique est le lointain héritier d'une école professionnelle ouverte par les Allemands en 1911.

Les bâtiments photographiés ici abritent les services administratifs, les locaux pédagogiques et l'atelier de menuiserie. Ils ont été inaugurés en 1969.

Souvenir : l'ancien terrain d'aviation





La première piste d'atterrissage (n° 109 et 110)

Photographiée ici en 1927 par Alex Acolatsé, à l'occasion d'une mission aérienne venue de Niamey.

Cette première piste d'atterrissage était située sur la route de Tchamba, à la hauteur de Kadambara, avant l'aménagement, en 1957, d'un nouveau terrain d'aviation, sur la route de Tchavadé.

IV - UN PATRIMOINE A PROTEGER



Le site d'Ouro Lombo en danger (n° 111)

La colline d'Ouro Lombo est un monticule volcanique au sommet duquel les gens de Tchawanda vénèrent une puissance protectrice qui a donné le nom au relief. Cette photo, prise en l'an 2000, témoigne de l'avancée de l'urbanisation.

Ce site est ici pris comme exemple, mais bien d'autres paysages sont à préserver.



Des éléments architecturaux à préserver (n° 112)

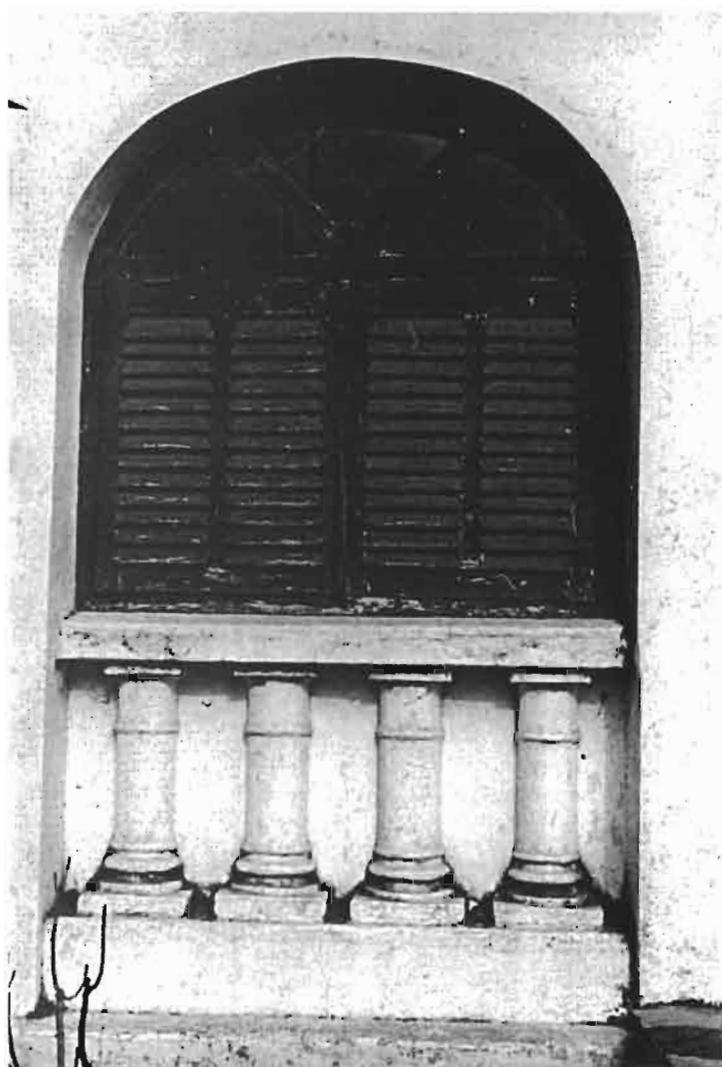
Parmi bien d'autres exemples, l'escalier à double volée et le perron de la maison de fonction du directeur du lycée moderne. Des photos en gros plans indiquent une architecture de qualité, mais aussi les dégradations dues au temps qui passe. Aucun inventaire du patrimoine n'est réalisé à ce jour. Combien de lieux de mémoire ont déjà irrémédiablement disparu ?



Porte en plein cintre avec décrochement de la même maison (n° 113)



Porte cintrée du premier évêché (n° 114)



Fenêtre cintrée à l'alège garnie de colonnettes de la résidence du préfet (n° 115)



Un exemple de réhabilitation (n° 116 et 117)

Dans le cadre de sa coopération décentralisée avec la Région centrale du Togo, l'Institut régional de coopération - développement (IRCOD) de la Région Champagne-Ardenne a réhabilité un bâtiment de la période allemande pour en faire sa délégation régionale.

A l'origine logement de l'instituteur, puis du directeur de l'école centrale, cette maison, vieille de 90 ans, était devenue inhabitable. Cette réhabilitation, menée avec des artisans locaux, a permis une valorisation des savoir-faire anciens et des métiers artisanaux pour réparer, réhabiliter et entretenir. La nouvelle affectation des bâtiments historiques pour en faire des points attractifs dans la vie de la cité, telle que celle-ci, est aussi à encourager.



Origine des documents

1	cliché 1954, Documentation française, cote Togo 665	52	cliché Kratz, 1910
2	peinture E. Vollbehr, 1914, cliché Y. Marguerat	53	cliché E. Blanchet, 2000
3	peinture E. Vollbehr, 1914, coll. Siebertritt, cliché Ph. David	54	peinture E. Vollbehr, 1914, cliché Y. Marguerat
4	peinture E. Vollbehr, 1914, cliché Y. Marguerat	55	in L. Frobénus, <i>Auf dem Wege nach Atlantis</i> , Berlin, 1911
5 - 6	Archives nationales, CAOM, cote 30 FI 57 (223/222)	56	peinture E. Vollbehr, 1914, cliché Y. Marguerat
7 - 8	cliché E. Blanchet, 2000	57 - 58	cliché J.-C. Barbier, 1990
9	cliché J.-C. Barbier, 1990	59	Archives nationales du Togo, cote AL 4 20
10 - 11	cliché B. Klein, 2000	60	cliché G. Coustère, 1957
12	cliché E. Blanchet, 2000	61	cliché 1937, collection C. Lestrade
13	in Docteur R. Büttner, <i>Bilder aus dem Togohinterlande</i> , Berlin, 1893	62	cliché E. Blanchet, 2000
14 - 15	cliché E. Blanchet, 2000	63	cliché Missions Africaines, Lyon
16	in M. Gehrts, <i>A Camera Actress in the Wilds of Togoland</i> , Londres, 1915	64	Archives nationales du Togo, cote AL 4 19
17	cliché E. Blanchet, 2000	65	cliché E. Blanchet, 2000
18	Archives nationales, CAOM, cote Togo 67 (545)	66	cliché 1940, collection Bérard
19	cliché E. Blanchet, 2000	67	Archives nationales du Togo, cote AL 2 80
20	Archives nationales, CAOM, cote 30 FI 55 (203)	68	Archives nationales, CAOM, cote 30 FI 54 (154)
21	cliché B. Klein, 2000	69	cliché E. Blanchet, 2000
22	Musée régional de Sokodé	70 - 71	Archives nationales du Togo, cote AL 1 57/58
23	cliché B. Klein, 2000	72 - 74	cliché E. Blanchet, 2000
24	Musée régional de Sokodé	75 - 76	Archives nationales, CAOM, cote Togo 67 (263/302)
25 - 26	Archives nationales, CAOM, cote Togo 67 (545/546)	77	cliché 1910, Documentation française, cote Togo GC 951
27	cliché E. Blanchet, 2000	78 - 81	cliché E. Blanchet, 2000
28	collection A. A. Idrissou	82	collection A. A. Idrissou
29	Archives nationales, CAOM, cote Togo 67 (538)	83	peinture E. Vollbehr, 1914, cliché Y. Marguerat
30	Musée de l'homme, cote C.57.239	84	Archives nationales, CAOM, cote Togo 67 (540)
31 - 32	Archives nationales, CAOM, cote Togo 67 (519/531)	85	cliché J.-C. Barbier, 1994
33	cliché Agence économique des territoires africains sous mandat, coll. Ph. David	86 - 87	peinture E. Vollbehr, 1914, cliché Y. Marguerat
34	cliché E. Blanchet, 2000	88	collection Kafaba
35	collection M. I. Touré	89	cliché E. Blanchet, 2000
36	collection Ayéva	90	cliché Missions Africaines, Strasbourg
37	collection Kafaba	91	cliché Missions Africaines, Lyon
38 - 39	peinture E. Vollbehr, 1914, cliché Y. Marguerat	92	cliché E. Blanchet, 2000
40	collection M. I. Touré	93	cliché Missions Africaines, Strasbourg
41	cliché A. Acolatsé, 1927, Archives nationales, CAOM, cote Togo 67 (1)	94 - 95	cliché E. Blanchet, 2000
42	Archives nationales, CAOM, cote 30 FI 57 (156)	96	croquis Missions Africaines, Strasbourg
43	cliché et carte postale A. Acolatsé, 1927, collection B. Klein	97	cliché Missions Africaines, Strasbourg
44	cliché et carte postale A. Acolatsé, 1927, collection France-Togo	98	collection Evêché de Sokodé
45	cliché Adam Mischlich, 1899, collection Dr. Gruner	99 - 100	cliché E. Blanchet, 2000
46	cliché 1903, collection Dr. Gruner	101	cliché G. Coustère, 1957
47	peinture E. Vollbehr, 1914, collection Siebertritt, cliché Ph. David	102	cliché 1970, Documentation française, cote Togo 861
48	peinture E. Vollbehr, 1914, cliché Y. Marguerat	103 - 104	Archives nationales, CAOM, cote Togo 67 (408/409)
49	in R. Fisch, <i>Nord-Togo und seine meftliche Nachbarschaft</i> , Bâle, 1911	105 - 108	cliché E. Blanchet, 2000
50	Archives nationales du Togo, cote AL 4 21	109 - 110	cliché A. Acolatsé, 1927, Archives nationales, CAOM, cote Togo 67 (383/385)
51	cliché K. Blanchet, 2000	111 - 117	cliché E. Blanchet, 2000

I - En pays kotokoli

Portraits

Page 4

Chefs suprêmes du Tchaoudjo

10

La cour royale à Paratao

22

La cour royale à Komah

29

Didaouré, village-étape de la route de la cola

33

II - Sur la colline administrative

Fondateurs allemands, auxiliaires locaux

40

Le poste allemand

44

La résidence et les bureaux de l'administration française

52

Autres bâtiments français de la colline administrative

56

III - La ville s'équipe

Nouveaux lieux de commerce

63

Lieux de culte : l'islam à Sokodé

70

La mission catholique

76

Bâtiments administratifs et autres services

86

L'ancien aéroport

94

IV - Un patrimoine à protéger

96

Achévé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie CTCE
4^{ème} trimestre 2001, Lomé, Togo.

Dos de couverture

Zato Alassani, d'après une aquarelle d'Ernst Vollbeh.

